

CONTRADICTIONS

par Claude FUZLER

LES conversations Kennedy-Mikoyan n'auraient, pour le moment, abouti à peu de chose, si l'on s'en réfère aussi bien aux informations qu'aux commentaires de la journée d'hier. Le fait, en lui-même, ne mérite ni un excès d'honneur, ni un excès d'horreur. Ce qui compte d'abord, ce sont les symptômes d'une évolution sensible des relations entre l'Est et l'Ouest, conséquence d'une évolution non moins sensible du monde communiste.

Pendant longtemps le communisme international a joué de ce qu'il était convenu d'appeler les contradictions du système capitaliste. Dans son intérêt propre, il a eu raison d'agir ainsi. En tout cas, si sa cause avait été réellement celle de la libération du prolétariat, il aurait rendu à ce dernier le plus grand service en utilisant la meilleure arme dont il disposait. Il n'est pas besoin, d'ailleurs, de se référer au marxisme pour profiter des désaccords profonds de ses adversaires, et ce d'autant plus facilement qu'ils affirment être unis. De Gaulle n'a pas agi autrement en face de la coalition des partisans du NON.

L'évolution du monde communiste née de son extension sur une grande partie du globe, le conduit peu à peu à supporter les mêmes inconvénients que le système capitaliste. Car, au-delà des régimes économiques et sociaux de principe, il existe ceux de fait. Le gouvernement chinois peut apporter des solutions différentes à ses problèmes intérieurs que celui d'une République sud-américaine, il n'en reste pas moins que les milieux dans lesquels ils travaillent tous les deux ne sont pas très différents, alors qu'ils le sont nettement du milieu américain ou du milieu soviétique. Le fossé s'amointrit entre les U.S.A. et l'U.R.S.S., il se creuse au contraire entre Pékin et Moscou, entre Caracas et Washington, parce que ce fossé-là n'est pas celui des paroles ou des intentions, mais d'une réalité qui partage le monde entre nations riches et nations pauvres, entre nations prolétaires et nations ayant déjà leur propre capital, qu'il soit d'essence privée ou collectiviste.

L'U.R.S.S. peut donc réapprendre aujourd'hui que le marxisme, tel qu'elle l'a conçu et utilisé, n'est pas un article d'exportation simple, dont la consommation se fait dans les mêmes conditions partout. Et le problème ne peut être résolu par une formule, du genre « les voies nationales conduisant au communisme », car la preuve est faite que ces voies peuvent conduire à la contradiction d'abord, à l'opposition ensuite, sinon à l'hostilité.

N'en déduisons cependant pas que la crainte de Pékin conduit les Soviétiques à se rapprocher des U.S.A. et du camp « impérialiste ». Le refus de la guerre, parce qu'elle serait redoutable pour tous, intervient beaucoup plus, comme il intervient dans la tragédie politique du président Kennedy, étant entendu que le refus réciproque permet l'utilisation réciproque de la menace. Cependant, il n'est pas douteux que la nouvelle vague soviétique, poussée sans doute par une opinion publique aux portes du réveil, est sensible à la solidarité de puissance et de fortune qui existe ou commence à exister entre les deux grands Etats, et par conséquent à ce qui les sépare d'une fraction du monde qu'on sollicite politiquement parce qu'elle-même est contrainte de solliciter économiquement.

Dans ce domaine, soulignons que, lorsque M. Khemisti indique qu'il se tourne vers la France et, pourquoi pas, demain vers les U.S.A. parce que notamment les moyens des pays de l'Est sont « limités », il marque un des échecs inévitables du communisme international. Lorsqu'une révolution nationaliste ne s'est pas faite directement sous le contrôle ou avec au moins une participation importante du communisme — et exception faite des cas où l'Ouest a commis des erreurs tactiques monumentales, comme au Laos ou à Cuba — les nouveaux Etats indépendants sont appelés à prendre très rapidement du champ à l'égard des Soviétiques, qui payent ainsi leur retard économique sur les U. S. A.

La violence chinoise vient de compliquer la tâche déjà difficile du leader jusqu'à hier incontesté du système soviétique. C'est en quoi la crise sino-indienne apparaîtra, à court terme, comme ayant peut-être plus d'importance idéologique que l'affaire cubaine, qu'on peut regarder comme un moyen d'intervention plus que comme l'expression d'une rivalité entre deux systèmes doctrinaux.

Les socialistes français, tout en se préoccupant évidemment des incidences de ce mouvement sur l'action du parti communiste français, sont en droit de souhaiter que leur pays soit présent dans ce débat peut-être décisif pour l'avenir de la paix autrement que par des considérations sur le péril jaune.

Huelga de tranviarios en Coruña

En la mañana del 20 de noviembre el personal de la Compañía de Tranvías de Coruña se declaró en huelga. Pese a la rápida intervención del gobernador civil y jerarquías «sindicales», el conflicto duró dos horas y media. Los obreros demostraron una gran resolución y espíritu de clase.

Para engañar incautos

La prensa francesa (al menos "Correspondance de la Presse") ha tomado al pie de la letra la noticia de que Fraga Iribarne (Ministro de Información y Turismo) había suprimido la censura de prensa en lo que concierne a noticias, crónicas y artículos de la prensa internacional.

Equivale a pecar de inocentes y mal informados creer que la decisión del señor Iribarne modifica substancialmente la censura de prensa en España. Fuere verdad en materia internacional lo que se atribuye al régimen franquista y no habría modificación del actual régimen de prensa. ¿Cómo puede haber modificación cuando los directores de los periódicos los nombra el ministro de Información y Turismo y cuando la oposición no puede publicar ni una revista o un diario? ¿Puede haber mejores censores de prensa que los directores de periódicos y revistas, funcionarios del Ministerio en cuanto a la emanación de su cargo, del que puede ser depuesto a la más mínima concesión a la libertad de la prensa si tal libertad sirviera para combatir o censurar al régimen?— O.I.D.E.

Consejos de guerra contra militantes de la C. N. T. clandestina

Se ha celebrado en Madrid, el 23 de noviembre, un Consejo de guerra, tramitado por procedimiento sumarisimo, contra Epifanio González Criado, Joaquín Rodríguez Bay y Pedro Rodríguez Pérez, por haber organizado en Valladolid el Comité local de la C.N.T., de acuerdo con su organización en Francia. Se les acusa también de recaudar fondos y distribuir propaganda.

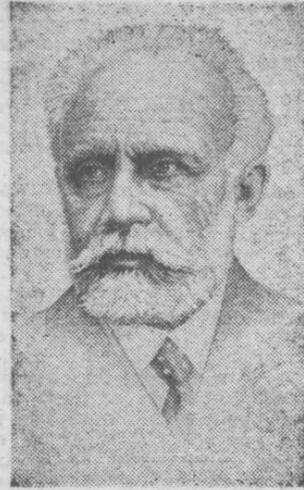
También se ha visto y fallado la causa contra Jaime Garrido Vila, Augusto Docampo Soto, Manuel Rodríguez González y Víctor Francisco Cáceres, acusados de haber organizado en Vigo otro Comité de la C. N. T., con frecuentes contactos con el de Valladolid.

Víctor Francisco Cáceres ha sido condenado a once años de prisión; Jaime Garrido, a nueve; Augusto Docampo, a cinco; Manuel Rodríguez, Pedro Rodríguez y Joaquín Rodríguez, a cuatro años, y Epifanio González, a tres. Las sentencias esperan confirmación del Capitán general de la Región.

El régimen franquista jamás amainó su crueldad para perseguir, encarcelar y maltratar a españoles que intentaran organizar sindicatos o partidos similares a los que con pleno derecho y libertad existen en la Europa del Mercado Común, a la que Franco se quiere incorporar, o en los Estados Unidos, a los que el franquismo debe su permanencia. Esa credulidad siempre existió, pero en estos últimos años se realizaba de una manera más sutil y solapada. Ahora, de nuevo, se manifiesta sin tapujos y hasta provocativamente, como para desmentir a los que todavía propalan una liberalización del régimen.

Aniversario

Pablo Iglesias



El día 9 de este mes se cumplen treinta y siete años de la muerte de Pablo Iglesias. Desde entonces nos falta su presencia; pero desde mucho antes y para todo un porvenir nos acompaña el admirable ejemplo de su vida y la luz de su pensamiento. Su recuerdo subsistirá inmarcesible por encima de la execración que ha de caer sobre quienes ahora borran su nombre en la España que fue tan suya.

Con motivo de este aniversario queremos recordar las palabras que en el acto del entierro de nuestro maestro pronunció Julián Besteiro a la entrada del Cementerio Civil de Madrid. Helas aquí:

Compañeros: Es preciso que nos revistamos de la necesaria fortaleza para cumplir hasta el fin este penoso y triste deber.

Bien hubiésemos querido que esta multitud enorme que ha acompañado los restos de Iglesias hasta el cementerio hubiese permanecido con nosotros hasta consumar el acto del sepelio. Ya sabéis que es imposible. Este campo, que contiene ya tantas memorias queridas para nosotros, es demasiado pequeño para el grandioso amor que todos tenéis al 'Abuelo'.

Es preciso que os resignéis a darle el último adiós. Despedíos de él y desfilad en silencio. Yo espero que en último término no saldréis de este acto deprimidos, sino fortalecidos. Iglesias derramó su espíritu sobre la multitud, y todos llevamos algo del tesoro moral que nos legó Iglesias incorporado a nuestra vida.

Yo os quiero decir que a este espíritu de Iglesias que vive en nosotros hemos de hacerle un nido de amores en nuestro corazón. Que el alma del maestro vibre en nuestras palabras y en nuestros actos; que inspire nuestra conducta en la vida familiar y social; que mueva nuestros brazos en el trabajo y ennoblezca y eleve nuestras horas de reposo.

Compañeros: Iglesias fue un sembrador. La semilla que él sembró ha producido ya tallos sanos y troncos robustos. Ha producido también flores y frutos. Sembrad vosotros esa semilla también, hasta que en toda la extensión de nuestro país nazca un bosque robusto y espeso, en cuyas enramadas palpita la vida y cante himnos alados a la memoria de este hombre y a la eternidad de sus grandes ideales.

Desfilad en silencio, camaradas, y rendir el tributo de vuestra fortaleza, de vuestra sencillez y de vuestra bondad a este compañero, amigo y maestro que supo ser a la vez fuerte, sencillo y bueno. Y confiad a nosotros el cumplimiento de los últimos deberes, seguros de que habremos de cumplirlos con el mismo cariño y la misma lealtad con que hemos acompañado a Iglesias durante su vida.

De un discurso comentado

Situación difícil

CON motivo o con pretexto de celebrar un aniversario de la fundación del llamado Sindicato Español Universitario (SEU), el señor Solís, Ministro Secretario General del Movimiento, ha pronunciado en Madrid un discurso. Su texto —suponemos que por permiso especial— ha sido publicado por el diario "Arriba", órgano oficial de la Falange, pero no así por los otros importantes periódicos de Madrid, a pesar de tratarse de un miembro del Gobierno y de unas palabras suyas cuya resonancia ha interesado hasta a los corresponsales extranjeros. Es comprensible que el régimen tenga interés en no mostrar sus desnudeces y que así restrinja un despedido desahogo del señor Solís.

Reconoce y advierte éste la existencia de una situación interior difícil y de carácter precisamente político; es decir, de una situación desarticulada o descompuesta en el aspecto más pretendidamente inmovilizable del "Movimiento", tan identificado con el propio régimen. El señor Solís lo ha dicho así:

«No debemos ignorar que vivimos en una situación difícil. Independientemente de la situación exterior y de lo que esta razón condiciona nuestra política interior, existen unos concretos problemas interiores cuya solución ha de responder a unos criterios políticos.»

Si el señor Solís se hubiese quedado ahí, podría dudarse sobre el alcance de su preocupación y sobre el verdadero carácter de esa difícil situación que diagnostica; pero el Ministro Secretario General del Movimiento continúa de esta manera:

«Es lamentable que haya muchos camaradas nuestros que se encuentren marginados de una colaboración con nuestra política por cansancio, por desilusión o por otras causas ajenas, en muchos casos a sus propios deseos, pero que contrastan con los grupos de presión que tenemos enfrente perfectamente unidos y cerrados

(Pasa a la segunda pág.)

NOTAS

“El Pensamiento Español Contemporáneo” (Libro póstumo de Luis Araquistáin)

HE aquí lo que nos escribía en carta fechada en 1956 el compañero Araquistáin: «Lo que yo prometí en el artículo que le dediqué (a Ortega y Gasset en ocasión de su muerte) en nuestro semanario, formará parte de un libro que estoy preparando sobre “El pensamiento español contemporáneo” y que por abarcar todo el siglo XIX y no limitarse sólo al pensamiento “filosófico” que no es gran cosa, tardaré aún algún tiempo en completarlo. Es tema poco más o menos que virgen y necesito consultar muchas obras que en este país (Suiza, donde vivía) no encuentro y poco a poco voy comprando en España.»

Pensábamos y temíamos que este libro nunca saliera a la publicidad a causa de la muerte casi repentina del autor. Pero, no, editorial Losada, de Buenos Aires, lo ha dado a la estampa y ya lo tenemos en nuestras manos gracias a la generosidad de la revista “Cuadernos”. Ya los ojos se han posado codiciosos sobre sus páginas y nuestro espíritu escrutador ha penetrado en los vericuetos del pensamiento español contemporáneo.

Uno de los méritos de los trabajos literarios de Araquistáin es saber llevar como de la mano, al menos preparado, por los intrincados senderos del quehacer histórico o por las alturas vertiginosas del continuo filosofar. Su prosa diáfana y su dialéctica contundente es asequible al neófito. Desde el primer momento éste se encuentra implicado en la observación y en la meditación de cuanto el genio creador de Araquistáin, le propone. Si en otras disciplinas intelectuales —de periodista, de novelista, de dramaturgo— ha sabido dar expresión exacta a su pensamiento a la vez que fácil comprensión al lector menos avisado, en la de ensayista se ha superado siempre dando tono veraz, es decir, científico a su tesis y asequible ésta a todos los lectores.

Bien se nos alcanzan las limitaciones que se ha impuesto al describir —y en cierto modo descubrir— aquellas cumbres inmensas del pensamiento español que más han influido en el quehacer nacional. Deja de lado el valor intrínseco o universal de éstas y estudia la influencia que ejercieron en la sociedad española y, a veces, en el Estado español. Si en la forma expositiva, pese a la comprensión anunciada, no deja un hilo sin atar, en cuanto a las consecuencias que saca, tampoco deja lugar a dudas ni a erróneas interpretaciones. Y por tanto chocan con nuestras apreciaciones. Por ejemplo, al estudiar el movimiento y las ideas krausistas y a sus hombres más representativos, don Julián Sanz del Río, don Francisco Giner de los Ríos y don Manuel B. Cossío. En pocas páginas da relación del origen, substancia y repercusiones habidas en la sociedad española derivadas de estas doctrinas, así como también de la personalidad de sus más excelsos propagadores. Oigásmosle:

«El krausismo, que fundamentalmente era una ética, quería ante todo hacer santos de los españoles. No sobraban; pero ¿era eso lo que más necesitaba España? Y en otro lugar, sobre el mismo tema, al enunciar la creación de la Institución Libre de Enseñanza y que a su sombra y bajo la inspiración de don Francisco Giner de los Ríos y sus auxiliares nacieron otras instituciones, entre ellas la Junta de Ampliación de Estudios, que mandaba pensionados al extranjero, señala: «No hay duda que el renacimiento científico español en las primeras décadas del siglo XX se debe a ese contacto con la ciencia de otros países. Entre los pensionados predominaban los juristas, los filósofos, los médicos. Todo eso era necesario, pero había otras técnicas no menos necesarias, y acaso más urgentes, que no merecieron tanta atención de la Junta de Ampliación de Estudios.»

El krausismo, preocupado de la reforma del hombre y de las instituciones políticas y sociales, nunca se interesó primordialmente por el gran problema de España; por la reforma de nuestra economía, por la revolución industrial y agrícola del país. Yo creo que si la mitad de los pensionados por la Junta o por otra Institución hubieran sido

hijos de campesinos enviados a Dinamarca, a Suiza, a los Estados Unidos y a otros países donde la ganadería, los derivados de la leche, la avicultura, horticultura, etc. se explotan con la máxima eficacia, la riqueza de España se hubiera duplicado en pocos años (...). Enriquecimos la cabeza y nos olvidamos del estómago.»

«Nadie honradamente puede negar que el krausismo, peñirando hasta las capas más apartadas de la burguesía española a través de todas esas instituciones creadas o inspiradas por Giner de los Ríos, hizo mejores hombres de los españoles. ¿Los hizo también mejores ciudadanos?»

La conclusión a que llega Araquistáin estudiando el krausismo nos deja suspensos. Nos induce a meditar y repensar nuestras convicciones añejas...

Pero esta pregunta un tanto incisiva que Araquistáin se hace, parece que él mismo se la va a contestar al estudiar otro movimiento cultural español de gran trascendencia que se inicia inmediatamente al krausismo y que responde históricamente a lo que se ha venido en llamar la “generación del 98”. Esta generación, como es sabido, es más clarividente. Su filosofía es más política y social que metafísica. La insoslayable demanda de Joaquín Costa pidiendo “escuela y despensa” lo demuestra. Parece que sus excelsas mentes —Joaquín Costa, Unamuno, Giner— ven claro y se dedican a hacer un recuento, un balance, cuya conclusión es empezar de nuevo, a cero. El estudio que de estas tres personalidades hace Araquistáin es verdaderamente clarificador. Pero... si ese estudio se nos presenta claro y transparente a primera vista, Araquistáin, tras hacernos navegar en cabotaje por orillas tranquilas y confiadas, nos sumerge en pleno océano tumultuoso y bravo donde tenemos que aprestarnos a toda clase de salvamentos para

no perder lo más precioso de nuestro equipaje ideológico: libertad, democracia, parlamentarismo...

Cita Araquistáin aquella frase de Costa que le hicieron célebre en su tiempo: “Escuela y despensa”, necesidad de “un cirujano de hierro” que ha de sacar a la nación del cautiverio en que gime... “El régimen parlamentario es incompatible con esa política necesaria”, «... conservar las Cortes al lado del gobierno personal, haciendo que las Cortes funcionen separadamente del Gobierno y que el Gobierno funcione con independencia de las Cortes». También se expresan en parecidos términos Costa, Macías Picavea y Ganivet.

Parece que el agua se nos sube al cuello. No vemos claro. Esas luces —esos propósitos políticos— proyectadas al abrirse el siglo y en España, tendrían, seguro, la inflexible claridad meridiana; pero hoy, esa luz nos enturbia la vista no sabemos si por demasiado brillante o por débil y lejana. Es decir, si ese sistema de gobierno es la única solución en nuestros días, o por el contrario, es trasnochada o puesta en cuarentena. Algunos ejemplos actuales... Pero lo que más nos sorprende e interesa es la conclusión de Araquistáin: «Quizá —dice— su visión política (la de Costa), la más certera de cuantos han pensado en la liberación definitiva de España, sea algún día el programa de la tercera República española.»

El estudio que hace de la personalidad de don Miguel de Unamuno nos parece el más certero. Al estudiar el Himalaya unamuniano con sus cúspides cubiertas de espesa niebla metafísica y teológica, y sus declives humanos y sociológicos, nos hace ver sus dos vertientes más profundas. Si en una se nos aparece europeísta, demócrata, socialista, vitalista, en la otra se siente abrasado por la inmortalidad del alma, por una religiosidad agus-

tiniana, siempre buscando a Dios y angustiado ante la duda de no encontrarlo. Araquistáin va citando textos de don Miguel de Unamuno en los que éste, una y otra vez se afirma y se decide. «Lo único que tiene el fin en sí mismo, lo verdaderamente autoteológico, es la vida, cuyo fin es la mayor y más completa vida posible.» «Y al paso de los años —dice Araquistáin— se deshumaniza poco a poco y con su nueva religiosidad casi se diviniza.»

La obsesión de inmortalidad le atrae y subyuga. Busca por todas partes las razones que le inducen a creer en la inmortalidad del alma y la muerte física es sólo un tránsito a la vida inmortal. «La vida, dice machaconamente Unamuno, es una preparación para la muerte.»

Se pregunta Araquistáin si Unamuno fue realmente republicano. «Quizá ni él mismo lo supiera ni quisiera saberlo (...): ¿Supo alguien lo que era Unamuno? ¿Lo supo él mismo? (...) «Nunca tuvo influencia alguna ni creo que la tiene. No hizo escuela. Todos le queríamos por su inteligencia agudísima, por su vasta cultura y por la valentía de sus opiniones, y por su carácter, en el fondo, infantil, bondadoso y tímido; pero nadie le seguía. Fue siempre a solas con su conciencia o en la plaza pública, un solitario.»

Resumamos. Como acabamos de ver, tanto el krausismo como la generación del 98, para Araquistáin, dejan mucho que desear en su actuación pública, es decir, política, ya que en todo ese tiempo el problema que más urge es la renovación del Estado español y para esta magna empresa sólo se ven inhibiciones o declamaciones tribunicias que no pasaron de eso.

Todavía estudia Araquistáin otro hombre-cumbre de los más señeros, de los que más influyeron en el pensamiento español. Nos referimos a don José Ortega y Gasset. Este sí, hombre-

cumbre, si que se preocupa y se ocupa del problema fundamental de España. Sus libros, sus ensayos y conferencias, sus artículos periodísticos, en su gran mayoría, van dirigidos a este fin. A lo largo de su fecunda labor pedagógica y filosófica, ha buscado espacio o simplemente hueco, para salir a la plaza pública a dialogar con sus conciudadanos y exponer sus inquietudes, sus pensamientos, sus ideas. Como socialistas, tal vez no nos gusten algunas de sus ideas. En cuanto a su doctrina filosófica, no podemos entrar en interpretaciones o disquisiciones entre lo que dice Ortega y Gasset y lo que opina sobre ellas Araquistáin. Sobrepaesa en mucho esta materia nuestro pobre entendimiento. Atengámonos tan sólo a la influencia que este hombre-cumbre ha ejercido sobre la sociedad española y aun sobre la europea e hispanoamericana. Casi medio siglo, es decir tres generaciones, como diría Ortega Gasset, ha estado pugnando por hacerse entender en el agora, en la plaza pública. Sus “visiones” van abriendo camino en la realidad y pasma ver, por ejemplo, cómo cristaliza la idea de los Estados Unidos de Europa anunciada por él al finalizar la primera guerra mundial y, con ellos, la gran misión de Europa en el futuro.

En cuanto a España y su liberación total, tal vez sirva de programa este pensamiento de Ortega y Gasset, más actual hoy que nunca. «La forma que en política ha representado la más alta voluntad de convivencia es la democracia liberal... (en estos puntos suspensivos de Ortega ponemos por nuestra parte... y económica). El liberalismo —conviene hoy recordar esto— es la suprema generosidad: es el derecho que la mayoría otorga a las minorías y es, por tanto, el más noble grito que ha sonado en el planeta.»

¿No es esta forma política la que practicamos los socialistas? ¿No otorgamos la mayoría ese derecho a la minoría para que nos dirija y gobierne? ¿No proungnan esto mismo los demócratas y socialistas de todo el mundo? ¿Dónde queda aquello del “cirujano de hierro” de Costa? Dejemos esto así. Nos parece que nos hemos salido del tema. Volvamos a él. Volvamos y terminemos, que ya es hora.

Grande y vario ha sido el pensamiento español en el siglo pasado y en lo que va de éste. De él se han ido amamantando las generaciones de estos ciento cincuenta años. Grande por su valor intrínseco, que supo colocarse a la altura del pensamiento europeo, a la vez que proliferó, para bien de la patria, un respetable ejército de científicos, investigadores, juristas, economistas, matemáticos, sociólogos, etcétera, influyendo de una manera u otra, como dice Araquistáin, en la sociedad española. Si algunos sólo rozaron u olvidaron el gran problema español, en el pecado —nosotros diríamos delito— llevan la penitencia pues, despertando el espíritu del pueblo, éste vio, si no la traición de ellos, sí la indiferencia y abandono en que le dejaron. De todas esas cumbres de que habla Araquistáin, aprendió el pueblo algo. A todos le debe gratitud. Pero esta gratitud será mayor para aquellos que se preocuparon del gran problema que plantea la historia de España: su liberación espiritual, intelectual, moral y física.

INES

Etiseo IBORRA

De la mujer

La educación cívica de las mujeres

BAJO este título, en la serie “Problemas de educación” que publica la UNESCO, la señorita H. Sourgen nos presenta algunas sugerencias para emprender y perfeccionar lo que ha de ser la educación cívica de las mujeres.

Las primeras páginas de su fascículo subrayan la importancia capital del papel de la mujer en el seno de la nación, pues tenemos una influencia terminante en la educación de los hijos como dueñas de casa, obreras, trabajadoras en el orden que sea y contribuimos a la prosperidad, a la permanencia de la ciudadanía.

Entonces, desde la escuela de párvulos se debe iniciar aquella educación. Se continuará en la primera enseñanza; y según el camino escogido después de los catorce años, se perfeccionará en la vida profesional, en la enseñanza de segundo grado, sin que se abandone en la Universidad. Llegará a una forma activa cuando, en la edad de mayor discernimiento, ingrese en las filas de un partido libremente escogido. Y ahora, plenamente consciente de su función de ciudadana, la mujer podrá colaborar útilmente por la libertad, la paz, el bienestar de la humanidad.

¿Qué medios emplear para llegar a tal fin?

En la primera edad, la escuela tiene un papel primordial. Para los párvulos, trabajos y juegos organizados individualmente y en grupo. De siete a doce años se concretizarán los métodos: despertar el sentido de solidaridad; servicio de biblioteca, jue-

gos dramáticos... De doce a quince años se entra en el terreno de la “experiencia vivida”. La familia interviene con sus conversaciones, la radio... Se les enseñará qué es votar; qué son las leyes... La adolescencia será la fase más fecunda: la joven debe saber cuál ha de ser su función. Sabrá qué es el Estado. Estudiará lo que son las instituciones. Cobrará conciencia de las modalidades de la vida política y de su organización, es decir, la prensa, la radio, los partidos (qué es un partido político, qué medios de acción tiene).

«Consciente de lo que es, de lo que quiere, de lo que vale para los que le rodean, consciente del valor de la libertad, de su responsabilidad, la adolescente puede prepararse a elegir su posición en la vida política y definir de qué manera ella será útil en el ámbito social.»

Es esencial que las mujeres trabajadoras estén informadas de sus derechos y de sus deberes. Aquí aprenderá el valor de los sindicatos. Estos deberán organizar una enseñanza profesional: análisis de la profesión, de sus reglas, de sus necesidades.

Así llegamos a una madurez cívica que nos conduce a la actividad política, pues son muchos los terrenos en los que la presencia de la voz femenina es indispensable. Queda aún por conseguir que sea efectivo el acceso de la mujer a todas las actividades que ella puede ejercer. La aplicación de la ley es trabajo igual, salario igual, de las leyes de protección del trabajo, de la infancia, el “pla-

ning” familiar... muchos problemas que esperan una solución y nadie mejor que la mujer consciente de su papel e instruida de su función en la sociedad puede denunciarlos y contribuir a solucionarlos.

Por fin, si la educación cívica de la mujer debe estructurarse en el plano “nacional”, tiene que ensancharse en una educación internacional: conocer la declaración universal de los Derechos del Hombre; los organismos internacionales (O. N. U., U.N.E.S.C.O., B.I.T.), interesarse en lo que es el mundo, a través de sus lecturas, del cine...

Digamos, en conclusión: he aquí unas sugerencias que las mujeres debemos meditar; he aquí un aspecto esencial de la vida de la nación que un Partido Socialista no debe descuidar.

SITUATION DIFICIL

(Viene de la primera pag.)

en sus propósitos y aún con una suicida aspiración a un partidismo que el mundo de nuestros días, dando la razón a nuestras doctrinas, empieza a considerar anacrónica.»

He ahí la situación, tal como la acusa el Ministro Secretario. Una oposición que se levanta y crece por distintos lados, frente a una desarticulación interior del régimen. No le han bastado a éste todos sus blindajes y armamentos para garantizarlo contra el peligro exterior ni para preservarlo de sus peligros interiores. Y he ahí ese cansancio, esa desilusión y esas otras causas que no son sino los síntomas de la enfermedad mortal de los despotismos, a la cual no había de escapar el régimen del Caudillo que ni siquiera tuvo propia vitalidad en su origen espurio. Esa es la llamada “situación difícil”. Frente a ella, quizás no le hace falta al señor Solís —y de ahí su desaliento— que le enseñen la verdad histórica de que nunca un régimen ensangrentado y sucio ha llegado a revertir el proceso de su descomposición.

Declaración común U.G.T. - C.N.T.

La clandestinidad ofrece ancho campo a los audaces para inventar toda clase de grupos políticos y sindicales, que en la mayoría de los casos, responden solamente a fines y propósitos inconfesables. A veces, esos desaprensivos son, además, usurpadores, ya que se atreven a utilizar las siglas de organizaciones clásicas que gozan de bien ganada autoridad dentro y fuera de España. Unos y otros, pueden producir, de momento al menos, cierta confusión al inducir a que se crea que la oposición española está, más que dividida, atomizada. Todo ello, en fin de cuentas, no sirve los intereses de la oposición sino que favorece los designios del franquismo.

En estos días nos encontramos en presencia de una nueva maniobra de confusión y perturbación con motivo de la sospechosa publicidad que se ha dado en la prensa extranjera a la creación, en Madrid y Barcelona, de una supuesta "Alianza Sindical Obrera" que aunque no tenga en España más valor que el que puede concederse a una tertulia de amigos, ha servido para que los interesados cometan la osadía de llamar a las puertas de diferentes organizaciones internacionales.

Ante tamaña audacia, y para conocimiento de todos, la Comisión Ejecutiva de la Unión General de Trabajadores de España y el Secretariado Intercontinental de la Confederación Nacional del Trabajo de España en el Exilio, declaran:

1. Que la Alianza Sindical formada por la Unión General de Trabajadores, la Confederación Nacional del Trabajo y Solidaridad de Trabajadores Vascos, existe desde el 12 de mayo de 1961 y actúa dentro y fuera de España, por lo que carece de sentido y de efectividad esa "Alianza Sindical Obrera" ahora inventada, con la que nada tienen que ver nuestras organizaciones.

2. Que ha llegado el momento de desenmascarar de una vez para siempre a quienes usurpan las siglas de la Unión General de Trabajadores de España, de la verdadera, la que está reconocida por la Confederación Internacional de Organizaciones Sindicales Libres, de la que es miembro fundador y con la que mantiene, como es público, las más fraternales relaciones; y a quienes en nombre de la Confederación Nacional del Trabajo se atribuyen una representación indebida que, minimizando la personalidad y consideración a que la C.N.T. es acreedora, revelan una absoluta carencia de responsabilidad militante.

3. Afirmamos que el llamado "Secretariat de la U.G.T. de Catalunya", cuyo secretario, en Francia, se dice ser Buiría, no tiene nada que ver con la auténtica Unión General de Trabajadores de España de cuya organización fue separado, cuya sigla utiliza indebidamente, como utiliza también indebidamente la sigla de la C.I.O.S.L. a la que no pertenece. Que la sedicente representación de la C.N.T. del exterior o interior de España, inspiradora o firmante del dicho pacto de "Alianza Sindical Obrera Catalana" actúa irresponsablemente al producirse al margen de la disciplina orgánica en el exilio y contra la Alianza Sindical en función en Cataluña desde hace muchos meses.

4. Que aun reconociendo que las organizaciones sindicales internacionales no pueden evitar que a ellas se dirijan ciertas gentes, bien por carta o con la pretensión de ser recibidos, advertimos fraternalmente a dichas organizaciones sindicales internacionales, que cualquier complacencia de su parte para con ellos, aunque sea de mera cortesía, contribuye contra su buena voluntad a alentar a los usurpadores que, amparados en la impunidad de la clandestinidad, se dedican a perturbar y a sembrar la confusión en la clase trabajadora.

Comisión Ejecutiva de la U. G. T.,
PASCUAL TOMAS

Secretariado Intercontinental de la C.N.T.,
SANTAMARÍA

4 de noviembre de 1962.

Una importante resolución sindical internacional sobre España

El Comité Conjunto para España de la Confederación Internacional de Organizaciones Sindicales Libres (C.I.O.S.L.) y de la Confederación Internacional de Sindicatos Cristianos (C.I.S.C.) se ha reunido nuevamente en París los días 3 y 4 de noviembre dentro del marco de sus actividades normales.

Después de haber examinado los últimos acontecimientos que se han producido en España y el malestar y descontento crecientes de los trabajadores ante el empeoramiento de las condiciones de vida, las Centrales sindicales españolas, Unión General de Trabajadores (U.G.T.) y Confederación Nacional del Trabajo (C.N.T.), han sometido un documento común sobre los recientes acontecimientos y sus repercusiones en el sector sindical y, a la vista de estos documentos,

LA C.I.O.S.L. Y LA C.I.S.C.:

- A) Reafirman reconocer exclusivamente las organizaciones sindicales españolas que forman parte del Comité Conjunto C. I. O. S. L. - C.I.S.C.
- B) Lanzar un llamamiento a todos los grupos, fuerzas o sindicalistas libres y democráticos españoles para que se integren sin tardanza a las organizaciones sindicales españolas que constituyen el Comité Conjunto,
- C) Reiterar el apoyo y la solidaridad total del movimiento sindical internacional libre hacia los trabajadores españoles con vistas al restablecimiento en España de

un régimen democrático que garantice las libertades fundamentales, comprendida la libertad sindical.

Por la C.I.O.S.L.,
el secretario general,

O. Becu

Por la C.I.S.C.,
el secretario general,

A. Vanistendael

Sindicalismo a la manera falangista

El día 5 de noviembre, «de rodillas ante un crucifijo y con una mano sobre los Evangelios...», tomaron posesión de sus cargos, algunos a no poca distancia de su destino, los señores que más adelante se citan. Con cada nombre va su cargo y todos han sido nombrados por decreto del Ministro-Secretario y Delegado nacional de sindicatos. El procedimiento, expeditivo, sin que los trabajadores sindicados se hayan enterado ni intervenido previamente, es uno de los caracteres dominantes de la democracia orgánica.

Allá van los quidam o, mejor dicho, los qui-pro-quo sindicales y sus cargos respectivos: Marcos Chacón, Inspector - Asesor General; De las Peñas y de la Peña, vicesecretario de Ordenación Social; Chozas Bermúdez, vicesecretario de Obras Sindicales; Poveda Murcia, jefe de los Servicios Jurídicos; Hermida Herrero, presidente del Sindicato de la Piel; Azcárraga Bustamante, presidente de la Marina Mercante; Monforte Extremiana, jefe de la Obra de Cooperación; Cer-

Destitución del profesor Prados Arrarte

DESDE que en el mes de julio se produjo la crisis ministerial franquista —crisis que fue provocada, lo confiesen o no, por las huelgas de abril-mayo y por el Coloquio de Munich del mes de junio, crisis que sigue todavía abierta, pues si en julio fueron "sacrificados" siete ministros, quedan aún otros cinco ministros condenados para la nueva hornada que se anuncia—, el flamante ministro de la Información y sus agentes se esfuerzan en hacer creer que con dicha crisis ha comenzado la "liberalización" del régimen.

Con esa propaganda esperaban y esperan impresionar favorablemente los medios internacionales donde tanto intrigan los franquistas para vencer las resistencias que encuentran en lo que se refiere al Mercado Común. Pero esa falsa "liberalización" no logra convencer a nadie. Las huera palabras del ministro de la Información son desmentidas diariamente por la serie de sentencias condenatorias que prodigan los tribunales contra militantes de diferentes organizaciones clandestinas y por las escandalosas presiones que los gobernadores civiles ejercen contra los trabajadores tachados de no ser afectos al régimen. Hoy, como en los tiempos más duros de la salvaje represión franquista, se repiten los registros domici-

liarios y se decretan los destierros más inicuos. El régimen se "liberaliza" haciendo todos los días nuevas víctimas.

En estos días se ha hecho pública la noticia de haber sido destituido de su cátedra el profesor de la Universidad de Madrid don Jesús Prados Arrarte. El profesor Prados Arrarte ganó por oposición, en marzo de 1936, una cátedra universitaria. Estalló la guerra civil y defendió la República. Al terminar la guerra civil fue emigrado republicano y profesó en Universidades de Chile y Argentina, trabajando al mismo tiempo como economista en organismos de las Naciones Unidas.

En 1954 regresó a España. No pudo reintegrarse a su cátedra. El Banco Central, en cambio, le ofrece la dirección de su Gabinete de Estudios Económicos, que acepta. En 1957 es repuesto en su cátedra sin que para ello se le exija abdicación de sus ideales. En 1960 oposita a la cátedra de Economía política de la Facultad de Derecho de la Universidad Central y gana las oposiciones. De dicha cátedra acaba de ser destituido. Para ello, ahora, en noviembre de 1962, se ha procedido a la reapertura del expediente de depuración que se le siguió en virtud de una ley dictada durante la guerra civil, el 10 de febrero de 1939.

Conviene saber que el señor

Prados Arrarte asistió al Coloquio de Munich y que al regresar a Madrid se le obligó a optar entre el exilio o la deportación a Fuerteventura. El señor Prados Arrarte eligió el exilio. El señor Prados Arrarte es víctima hoy de un doble "delito": de haber servido a la República y de haber asistido al Congreso del Movimiento Europeo celebrado en el mes de junio en Munich.

La casualidad quiere que la destitución del profesor Prados Arrarte se produzca en los días en que está reunida la UNESCO, donde no faltará la representación franquista, y en los días en que varios ministros de Franco asisten, en París, a las reuniones de la O. C. D. E. y aprovecharán su viaje para mendigar su entrada en el Mercado Común. Magnífica ocasión para que los eventuales interlocutores europeos conozcan la nueva fechoría cometida por el régimen franquista! Y los hombres de la UNESCO, si no quieren traicionar la Carta fundamental de dicha organización, tienen que protestar contra la injusta destitución del profesor de la Universidad de Madrid. Régimen que comete ese, como tantos otros atentados a la Carta de los Derechos del Hombre, no cabe, no puede haber, en ninguna organización internacional sin que ésta se niegue a sí misma.

R.

El impuesto sobre

el trabajo personal

El pretense Sindicato de Banca y Bolsa se queja de la injusticia en la aplicación del impuesto sobre el trabajo personal.

En verdad, hay más que serios motivos para quejarse. Los trabajadores que tienen un salario bruto de 25.000 a 30.000 pesetas anuales, si no tienen reducciones por cargas familiares, se les aplica el 9 por 100 de impuesto. Es decir:

— Sobre 30.000 pesetas anuales, 2.700 pesetas se las lleva el fisco;

— Sobre 2.500 pesetas mensuales, 225 pesetas van a nutrir las arcas del Ministerio de Hacienda.

Para un régimen que se califica de "oficialmente católico", la igualdad ante el impuesto y la justicia social adquieren aspectos dignos de todo elogio.—O.I.D.E.

Carta de Cataluña

La querrela "Opus Dei" - Franco

ASISTIMOS en España a una fuerte pugna entre la Falange y el "Opus Dei". Esta pugna viene perfilándose desde hace tiempo, aunque ahora se manifieste abiertamente, según podréis comprobar por lo que os escribo, quizás nimio.

El grupo "Opus" está encabezado, como se sabe, por Ullastres, y lo forman dentro del Gobierno las siguientes personas: Ullastres, Navarro Rubio, López-Bravo, Castiella, Romero Gorria, etcétera.

Su oponente sindical-falangista está capitaneado por Solís Ruiz. Esto es, la historia de la sartén, el cazo y el apártate, que me tiznas.

Respecto a este último hay dos opiniones: unos, los pocos y sin demasiado fundamento, creen que Franco lo quiere encumbrar más y más. No lo creo demasiado posible y me fundo en su alegato contra las Cámaras de Comercio, el cual lo coloca enfrente de Ullastres, instigador y defensor de las mismas, y, por el momento, imprescindible para Franco. Además, estas Cámaras tienen sus representantes en Cortes y no creo que Franco modifique el reglamento de elección de procuradores para eliminar a los representantes de las Cámaras.

La otra opinión respecto a Solís, es que Franco quiere deshacerse de él, agradeciéndole sus servicios. Se le supone bastante rico.

Es muy significativa la sustitución de Jiménez Torres como secretario Nacional de Sindicatos por Pedro Lamata. Fue a raíz del último Congreso Sindical. Jiménez Torres elaboró junto con varios jerarcas sindicalistas un plan sindical que siendo vertical en su estructura, quedaba demagógicamente convertido en horizontal: «Sindicato Económico y Obrero con Arbitro Intermedio», al parecer, al gusto de la camarilla del "Opus Dei". En una cena, dos días antes de la inauguración del Congreso Sindical, Solís, enterado de esta para él aberrante maquinación, inquirió a los autores de la misma, ridiculizándola y oponiéndose a que la misma fuera presentada en el mencionado Con-

greso. Jiménez Torres se levantó, dijo que él era el responsable y se dispuso a abandonar la sala. Cuando estaba junto a la puerta, Solís levantóse y le increpó de la siguiente manera: «Como camarada, te ordeno que regreses», a lo que el primero contestó: «A hacer puñetas.» Aunque es poco literaria esta expresión, según afirma la persona que me ha informado y que se encontraba presente, es verídica.

Pocos días después apareció la destitución de Jiménez Torres en el "Boletín Oficial", siendo nombrado, así consta en el "Boletín Oficial", subgobernador del nacionalizado Banco de España, nombramiento hecho por Navarro Rubio, del grupo "Opus Dei".

Cuando Solís destituye, el "Opus Dei" restituye.

VERDAGUER

Letras de luto

A consecuencia de una explosión, el 10 de noviembre, en la fábrica de productos químicos donde trabajaba, cerca de Notre-Dame de Briançon, falleció nuestro compañero José Zaporta Gil, de cincuenta años de edad. El accidente produjo la muerte a cuatro obreros más.

Nuestro desaparecido compañero era originario de Caspe (Zaragoza). Veterano militante de nuestras organizaciones, en las que desempeñó cargos de responsabilidad. Había pertenecido, en el exilio, a las Secciones de Toulouse, del Partido y de la Unión, estando afiliado últimamente a las de Grenoble.

El entierro, que fue civil, constituyó una imponente manifestación de duelo, acudiendo al mismo toda la colonia española del lugar, así como numerosos amigos franceses y los compañeros de trabajo.

Las Secciones de Grenoble, expresan a las hermanas del compañero Zaporta y al resto de su familia el sentimiento que les ha producido esta sensible pérdida.—S. S.

ACTIVA el mundo

Desde Alemania

La crisis alemana

AL canceller Adenauer le han entregado la dimisión todos los ministros de su Gobierno. Primero lo hicieron los liberales para facilitar, según ellos, la deseada reforma ministerial, que exigen se lleve a cabo teniendo en cuenta los factores personales planteados por la actual crisis. Con otras palabras: los liberales reclaman la deposición de Strauss. También les son atribuidas otras intenciones, que más que exclusión, podrían implicar el cambio de resortes de algunos ministros.

Dos días después dimitieron los ministros cristiano-demócratas, entre ellos Straus. Es de suponer que ahora va a producirse un compás de espera hasta que se celebren las elecciones parlamentarias de Baviera. En el interin, el canceller Adenauer tendrá que ir meditando sobre las posibilidades que se le ofrecen. Una de ellas sería la de mantener a Strauss, con lo que quedaría disuelta la coalición con los liberales, resultando un gobierno cristiano-demócrata de carácter minoritario. Sería un Gobierno carente de autoridad e incapaz de tomar decisiones importantes, pero viable en tanto que los socialistas y los liberales no se pusieran de acuerdo para presentar un "voto de desconfianza constructivo", es decir para proponer un candidato al cargo de canceller junto a la moción de censura contra el actual. Esto es lo que reclama la Constitución para poder derribar al jefe del Gobierno. Esta cláusula podría salvar de momento a Strauss, pues es difícil que los socialistas y los liberales se pongan de acuerdo para formar una coalición.

Sin embargo no parece muy probable que Adenauer opte por esa solución. Verá de ponerse de acuerdo con los liberales sacrificando a Strauss. El problema está en la posibilidad de que el ala bávara de la CDU, cuyo jefe es Straus, se separe del Gobierno, cosa que no les interesa en modo alguno a los cristiano-demócratas.

Pero mirese como se mire, la situación de Strauss no puede ser más crítica. Su pugna con el semanario "Der Spiegel" amenaza con abocar en un desenlace catastrófico para él, debido, sobre todo, a su intervención en la detención del periodista Ahlers en España, un desmán que le ha echado encima a todo el mundo. Los más molestos son los liberales, pues liberal es el ministro de Justicia, al que Strauss tuvo ignorante de todo. Tampoco el Parlamento tiene motivos para sentirse satisfecho. Quince días transcurrieron hasta que Strauss se decidió a confesar la verdad, quince días, en el transcurso de los cuales no paró de engañar a los diputados con sus protestas de inocencia y su pretensión de no haber intervenido en la detención de Ahlers, al cabo de los cuales "cantó" de plano como un vulgar malhechor acusado a preguntas.

De todas formas, es de suponer que si Strauss no hubiera cometido el decisivo error de molestar a los liberales, tampoco esta vez se le hubieran derivado perjuicios irreparables. Han sido los liberales quienes al retirarse del Gobierno han planteado la crisis en todas sus dimensiones. Sólo al quedar rota la coalición gubernamental se ha formado en el seno de la CDU un frente compacto y decidido contra Strauss. El enorme adelanto conseguido en las elecciones del año pasado, cuando los cristiano-demócratas perdieron la mayoría absoluta, se ha puesto ahora plenamente de manifiesto.

Esta crisis ha demostrado también, por la reacción de amplios sectores de la población, que sería muy precipitado desahuciar ya a Alemania como país demo-

crático. Es, desde luego, muy grave el que en Bonn fascistas notorios estén ocupando cargos importantes e incluso ministeriales. A la causa de la democracia española esta circunstancia le ha acarreado mucho daño, siendo para nosotros bastante difícil creer en la evolución de un país que sigue mostrándose tan hostil como antes a los intereses de nuestro pueblo, si bien la agresión sea ahora más solapada. Y, sin embargo, la actitud de la masa alemana no aparece exactamente reflejada a través de la política oficial. El desinterés por la cosa pública, la total y exclusiva entrega a sus asuntos privados, han venido constituyendo las dos características más acusadas del ciudadano alemán desde que terminó la guerra. En un ambiente así tiene que llegar al Poder gente indeseable. Eso es grave y en modo alguno atenúa la responsabilidad del pueblo. Pero no hay que ver en esa responsabilidad un encastillamiento consciente en la criminal doctrina nazi. Que ello sería equivocado lo ha demostrado la actual crisis, provocada precisamente por los desmanes de un ministro fascista, y en la que la protesta de importantes sectores de la población está jugando un papel importante.

Por otra parte, no hay que descartar la posibilidad de que esta crisis constituya la primera manifestación externa de un cambio de actitud popular, que traiga una mayor vigilancia sobre las actividades gubernamentales. Si así fuera, podría tener repercusiones muy favorables para la causa de la democracia española. De momento son ya muchos los alemanes que se están preguntando si vale la pena cargar con los riesgos que implica la estancia en España. Se ha visto que nadie —ni siquiera los extranjeros— puede sentirse seguro frente a las arbitrariedades de la policía franquista. El hecho de que este problema —junto al de las relaciones entre los fascistas de Bonn y Madrid— haya quedado planteado, constituye otro de los aspectos francamente positivos de la crisis.

Para los socialdemócratas la actual situación tampoco deja de ser aleccionadora, precisamente en vísperas de ser presentado al Parlamento un nuevo proyecto de ley de excepción. Frente a este proyecto, y a todos los que supongan un recorte de las libertades garantizadas por la Constitución, la Confederación Alemana de Sindicatos definió el mes pasado su actitud en una resolución adoptada por el VI Congreso Nacional: Repudio total. Los socialistas opinan, por lo contrario, que el asunto puede ser tema de discusión parlamentaria. Según ellos es preciso crear un instrumento legal que permita al Gobierno actuar con rapidez y energía en caso de producirse una situación de emergencia. En eso coinciden los dos grandes partidos alemanes, siendo sólo de procedimiento y de contenido las discrepancias que puedan separarles. Pues bien: es muy posible que la crisis actual, al poner de manifiesto la inmudicia fascista que todavía infesta a Alemania, obligue a los socialdemócratas a reconsiderar su actitud. El peligro de que se abuse de esos poderes excepcionales es ahora más visible que nunca.

ESPECTADOR

N. de la R. — Este artículo, llegado con retraso a nuestra Redacción, fue escrito con anterioridad a las elecciones recientemente celebradas en Baviera.



NEHRU: apóstol de la paz y

CADA año, el 14 de noviembre el primer ministro Nehru, solía dirigirse en un "jeep" abierto al Estadio nacional de Nueva Delhi, mientras miles de niños desgarraban los aires con los gritos de "Chacha Nehru Zinbadad" (larga vida al tío Nehru). El gran interés de Nehru por los niños y su creencia de que ellos constituyen la auténtica base de la India del mañana, dieron lugar a que el país celebre su cumpleaños como el Día de los Niños. Vestido con su inmaculado "churidars", con una rosa roja en el ojal de su "achkan", Nehru acostumbraba a soltar una paloma blanca, como símbolo de lo que él ha venido predicando durante los últimos quince años: la paz.

Por una curiosa ironía, el hombre que más ha hablado de paz se ve hoy obligado, por azares de la historia, a dirigir una nación en armas. No faltarán sin duda, los que digan de Mr. Nehru: «Ya se lo habíamos dicho, pero no nos hizo caso.» Pero los estudiosos de la Historia serán más prudentes en sus juicios, teniendo en cuenta el hecho de que Jawaharlal Nehru no es el primer gobernante, ni seguramente será el último, que haya calculado mal las intenciones de otra nación.

Incluso Wiston Churchill, cuya denuncia del "estúpido e irritante bolchevismo" figura entre los mejores ejemplos de invectivas en lengua inglesa, se dejó llevar de su entusiasmo por la paz con objeto de sacar el mejor partido posible de Yalta. La gravedad del error en la estimación de las intenciones de la China comunista por parte del señor Nehru, se demuestra por su antigua declaración, cuando dijo: «Hemos sufrido una tremenda impresión. Vivíamos en una atmósfera artificial, que nosotros mismos habíamos creado, y todos hemos sufrido el choque consiguiente: el Gobierno y el pueblo.»

Si el señor Nehru confiesa hoy que su nación vivía fuera de la realidad, ello se debe en gran parte a que él la había conducido inconscientemente a esa situación. La nación confiaba tácitamente en su juicio sobre la política exterior, y este juicio se ha demostrado ser totalmente equivocado, sin perjuicio de la rectitud de intenciones de quien lo mantuvo. Sin embargo, hasta en la equivocación hay algún motivo de satisfacción. Si la política de apaciguamiento de Neville Chamberlain convenció a todos los ingleses de que no había otro remedio que resistir a Hitler, la política amistosa e inútil de Nehru hacia la China comunista, ha ayudado a una nación de vacilantes a unirse en la cólera.

¿Por qué dijo el señor Nehru «una atmósfera artificial que nosotros mismos hemos creado»? Un estudio del hombre nos lleva a la conclusión de que, teniendo en cuenta sus características personales y su contextura mental, era casi trágicamente inevitable como culminación de la línea que había adoptado, que ocurriera lo que ocurrió. ¿Qué clase de hombre es, pues, el señor Nehru y qué factores han condicionado su actitud respecto del mundo que le rodea?

Si el señor Nehru lanza una mirada retrospectiva a sus setenta y tres años, recordará 1929 como un hito muy importante de su vida, tan densa en acontecimientos. Fue en aquel año cuando en su calidad de presidente del Congreso Nacional Indio presentó la resolución de independencia, que habría de verse coronada por el éxito dieciocho años más tarde. El mundo habría de ser testigo de sus grandes sacrificios personales por la causa de la independencia de la India, de su extraordinario valor y resistencia física y de su personalidad carismática, que tuvo la virtud de mover a las inertes masas populares en un supremo esfuerzo para afirmar su soberanía. El señor Nehru tuvo ocasión de reflexionar detenida y serenamente en las varias épocas de su

vida que pasó en la cárcel. Fue a través de las obras que escribió en la prisión como el mundo tuvo conocimiento de su mentalidad. Su "Autobiografía" lleva el sello de una mente racionalista e idealista, y su "Descubrimiento de la India", muestra un carácter romántico y artista. Y en su "Ojeada sobre la Historia del Mundo", no solamente nos resume el fasto, el ambiente y la catástrofe de la historia humana, sino que nos revela también la visión interior de una mentalidad empírica en el juego de mutuas reacciones de las fuerzas históricas principales.

Las extensas obras del señor Nehru debieran haber convertido su mente en un libro abierto que todos pudieran leer. Sin embargo, mientras los occidentales ven en él una muestra permanente de lo que se llama «la impenetrable mentalidad oriental», los verdaderos indios le consideran como un ejemplo inoportuno de la civilización occidental. El mismo Nehru ha confesado que por tener raíces a la vez en Oriente y en Occidente, él se considera un extraño en Occidente y un exiliado en Oriente. Si es una de las personalidades de las que más se habla en el mundo, es también una de las menos comprendidas.

El año 1947, en el que Nehru ocupa el puesto de primer ministro de la India independiente, marca un momento crucial en su carrera. El rebelde fue llamado a convertirse en un estadista responsable. Desde entonces el mundo ha tratado de juzgar sus actos a la luz de sus

propios supuestos y de las ideas que él mismo ha expuesto en su vida anterior. Tanto es así, que si bien él mismo está por encima de toda discusión, su política no ha dejado de ser objeto de controversia. Los críticos del señor Nehru no se han puesto de acuerdo, pues mientras unos dicen que es un autócrata y un carácter enérgico, otros, por el contrario, dicen de él que es vacilante y débil. Mientras algunos indios lamentan la "democracia unipersonal" del señor Nehru, otros echan de menos

POR ANANI

la mano de hierro del que fue su Primer ministro adjunto, el difunto Vallabhai Patel, que con dureza bismarckiana suprimió los Estados de los príncipes y unificó el país, y al que recuerdan con nostalgia, cuando ven al señor Nehru ceder a la agitación popular en favor de la creación de Estados sobre la base de la uniformidad lingüística.

Es justo que nos preguntemos si el señor Nehru se ha apartado de sus propios principios en la dirección de los asuntos políticos. Una observación graciosa que él mismo hizo recientemente, nos da la clave de la respuesta. Cuando un periodista le preguntó cuáles podían ser las ventajas que sacaba de su diario ejercicio de sostenerse con la cabeza apoyada en el suelo, el

Cien años de rev

EL concepto "revolución", en su acepción político-social, no puede tener el mismo significado hoy que el que tuvo en el siglo decimonono. Entonces se iba a las barricadas atropelladamente. Unas veces triunfaban los revolucionarios y otras salían derrotados de la aventura. Pero en cuanto se relevaba el personal gobernante las aguas volvían a su cauce. Después de unos gestos simbólicos y acabadas las depuraciones que el cambio de situación imponía, la vida continuaba como si nada hubiera pasado. Aquellas revoluciones estaban montadas al aire como las piedras finas, y representaban una especie de éxtasis de vida tan efímera como el entusiasmo que las provocaba. En cambio en nuestros días, sobre todo después de los grandes movimientos populares que siguieron a la primera guerra mundial, significan lentos avances de la humanidad que se libera. Aquellas eran revoluciones en sentido burgués. Las actuales son episodios de la revolución socialista.

Aun en las grandes convulsiones que produjeron importantísimos cambios de carácter político y social, a pesar de su dramatismo, fue más el ruido que las nueces. La revolución inglesa del siglo XVII y la francesa a finales del XVIII, destruyeron las viejas sociedades y derribaron los antiguos poderes. Y nadie negará la influencia social y política de la revolución bolchevique que ya en nuestros días. Pero los grandes cambios que transforman los cimientos de la vida colectiva no son originados por las doctrinas revolucionarias que impulsaron las conmoviciones políticas. El verdadero origen de esos acontecimientos históricos ha de buscarse en las transformaciones económicas, más lentas y menos aparatosas, pero no menos trágicas en sus consecuencias humanas y que han carecido hasta la fecha reciente de una filosofía propia.

La revolución política inglesa del siglo XVII fue inglesa en su origen y desarrollo tanto como en sus consecuencias. La francesa produjo la transformación social y política de Francia, aun-

que tuvo aspiraciones y amplitud europeas. Y la gran tragedia soviética, rusa en todas sus partes, revistió desde el primer momento carácter universal, precisamente porque tuvo en cuenta el carácter revolucionario de las transformaciones técnicas que habían cambiado las bases de la sociedad moderna en todo el mundo.

Es decir, el papel revolucionario de las doctrinas políticas ha sido siempre muy limitado. La revolución es la revolución sin otro apelativo. Y las teorías que se presentan como su fundamento son, en realidad, consecuencia de la propia revolución: son los intereses de la nueva minoría gobernante convertidos en filosofía revolucionaria sólo aprovechable como tema de propaganda. La filosofía revolucionaria en la Inglaterra de Cronwell se fundaba en la religión; pero fue en realidad una revolución mercantilista con todas sus consecuencias para la sociedad británica. Los derechos humanos proclamados por la revolución francesa, fueron los derechos de la clase media. Y la dictadura del proletariado en Rusia es la dictadura de una aristocracia de burócratas, técnicos y polizontes por encima del proletariado. La universalidad de la revolución bolchevique se debe al proceso industrial que impulsó Stalin más que al oportunismo doctrinario de Lenin y a la acción revolucionaria clásica de Trotsky, que permitió el acceso de los comunistas al poder. Pues las revoluciones comienzan realmente, donde acaban las revueltas demagógicas que, en realidad, siempre fueron un fracaso, aunque sigan durante mucho tiempo ejerciendo su influencia sobre las mentes de los hombres. Y no puede ser de otro modo, puesto que la transformación de la sociedad, como la riqueza en el grupo escultórico de Cefisodoto, es fruto de la paz. Y ésta ha de ser mantenida rigurosamente a costa de los propios revolucionarios que no están dispuestos a transigir con la sobria realidad impuesta por los nuevos hechos. La toma del poder es sólo un episodio de la revolución.

En cambio, las transformaciones

OPINIONES

líder de una nación agredida

señor Nehru contestó que esa postura le permitía ver el mundo de abajo arriba. ¿Quiere esto decir que el mundo no es lo que él imagina o que está en desacuerdo con su época? Se deduce de esto una clara lección. Mucho antes de que la India fuera independiente, el señor Nehru acostumbraba a patrocinar en cada sesión del Congreso Nacional Indio determinadas propuestas sobre política exterior, que releídas hoy, no puede uno menos de sacar la impresión de que vivía en una "atmósfera

la feliz situación de no tener que buscar un jefe, éste, por el contrario, se encontraba desgraciadamente en la necesidad de tener que buscar una nación, cuya existencia había dado por descontada. Si el idealismo y el romanticismo del señor Nehru hubieran permanecido inalterables, difícilmente hubiera estado en el Poder tanto tiempo. Pero junto a esas características, posee también el empirismo del historiador y el pragmatismo del político práctico. Como ministro de Asuntos Exteriores, se ha dado cuenta de que lo que tienen de "exteriores" los asuntos internacionales le permite influir sobre ellos, pero no controlarlos. Sin duda era feliz cuando el mundo le creía el guía de una nación "no comprometida" y "no alineada". Pero ha sabido siempre que era con la India con la que él estaba profundamente comprometido y que el destino de su país estaba inseparablemente ligado al suyo.

El señor Nehru insiste en que las bases de su política, de no comprometerse se han mantenido invariables, a pesar de las distintas posiciones adoptadas en casos tan discutidos como los de Hungría y el Tibet. Una opinión imparcial debe reconocerlo así, teniendo en cuenta la situación geográfica de la India, su potencia relativa, aún no muy afirmada, y la enormidad y complejidad de sus necesidades internas que la impiden extender sus compromisos en el exterior. Sin embargo, algunos cambios de tono y una menor energía se observan en las declaraciones que hace ahora el

señor Nehru. Al comienzo de la década del 50, trataba de aplicar a las relaciones internacionales los principios de la filosofía de Gandhi. Pensaba que lo que había en el fondo de la tensión existente en las relaciones entre el Este y el Oeste, no era nada más que desconfianza y sospecha y predicaba la adopción del pensamiento político de su maestro. Había de ser la China comunista la que enseñara a Nehru que la confianza, como la paz o la guerra, es cosa de dos. Haciendo la guerra a China, el señor Nehru se acerca más a la postura adoptada por Reinhold Niebuhr, para el que el "hombre moral" vive en una "sociedad inmoral", y la ética individual es inaplicable a grupos organizados, que tienen escasa capacidad de autotranscendencia.

Si el idealismo en política exterior le llevó a pensar que "la paz no es solamente la falta de guerra" el mismo idealismo condicionó su actitud sobre la política interior de su país, que se resume en esta declaración: "hablar de libertad en la pobreza es casi una contradicción intrínseca". La impresión general de que es marxista en su visión de la política y de la economía, no es del todo exacta. Sin duda considera a Marx como uno de los más fecundos pensadores del siglo XIX, pero el historiador que "hay en el señor Nehru se rebela ante la idea de que la dialéctica de la historia haya de permanecer inmóvil para conveniencia de los comunistas. Con frecuencia ha afirmado que el comunismo —y sobre todo el comunismo indio— representa un dogma anticuado del siglo XIX. La verdad es que el señor Nehru está más cerca en espíritu del liberalismo occidental que de Marx. Cree, con Henri George, en la eficacia de la legislación como medio de ejercer el control de la economía. La libertad no es la mera falta de coacción, como tampoco la belleza es la simple ausencia de fealdad, escribió Ernest Barker. Y el señor Nehru creará, con Thomas Hill Green, que la libertad sólo puede ser definida exactamente como "la facultad o capacidad positiva de hacer o gozar algo digno de hacerse o de gozarse". Como dijo Green, Nehru también dice que el derecho de propiedad, como cualquier otro derecho, es una institución social. Existe, porque está reconocido como tal, y la única buena razón para reconocerlo es que sirva al bien común.

Cualesquiera que puedan ser los puntos de vista que se tengan sobre la política interior o exterior del señor Nehru, en general se estará de acuerdo en que su larga dirección de la República, durante los años cruciales de su infancia, ha conducido a la estabilidad y solidaridad de la nación. Aparte de la enorme influencia política que Nehru ejerce en el país, él ha sido también el principal promotor de la investigación científica y del desarrollo de un temperamento científico de su pueblo. Ha estado siempre en vanguardia de la lucha contra el sistema de castas y contra la manera de pensar que engendró dicho sistema. Aun cuando no atizó ningún fuego, el señor Nehru ha sido siempre un revolucionario. Pero su revolución proclama la exaltación del pensamiento, no el desarraigo de la sociedad.

Nehru es plenamente consciente de que la armonía entre el pensamiento reflexivo y la acción resuelta, solamente puede lograrla el hombre cuando le es dado respirar el vivificante aire de la libertad. Quince años ha tardado el señor Nehru en darse cuenta de que esto es precisamente lo que hoy amenaza la China comunista, y se ha visto obligado a decir: "Hay algo peor que la lucha, y es rendirse a la agresión, porque entonces ya no hay ni paz ni libertad." Que él haya dicho esto es un gran consuelo.

MOHAN

artificial" de su propia creación, presentando soluciones ideales a problemas muy reales. Si la visión que tenía el señor Nehru del mundo era ideal, la que tenía de la India era romántica. El estaba enamorado, no tanto de la India, cuanto del concepto que de la India se había formado él mismo. Es verdad, sin embargo, que fue uno de los más firmes y sinceros críticos de los peores aspectos de la historia india y de la vida de su país. No obstante, lo que atraía su interés era la India tal como él creía que debía ser.

Nehru se vio obligado a reconsiderar con dolor un país que se negaba obstinadamente a romper con su largo pasado de regionalismo y separatismo. Si la nación se encontraba en

volución social

nes industriales de gran alcance, que hasta la aparición del Socialismo carecían de filosofía, no produjeron, sino muy tarde e indirectamente, transformaciones ideológicas que influyeran en las costumbres y en la política de su tiempo. Muchas personas actualmente llenas de vida vieron nacer la luz eléctrica, el cinematógrafo, la radio, la aviación y cuanto ha seguido después. Durante los años transcurridos de siglo, han podido comprobar directamente un cambio radical en las costumbres, en los modos de diversión, en el status familiar, en las formas de vestir y en las relaciones de los individuos de distinto sexo originados por la independización de la mujer. Sin embargo todos estos cambios no han tenido una expresión paralela en las ideas. Y también reconocerán, cualesquiera que sean su cultura y sus convicciones políticas y religiosas, que estas transformaciones no pueden achacarse a la filosofía, a la política ni a la religión. Por el contrario, éstas se revuelven contra esas transformaciones —que ellas no han sido capaces por sí mismas de seguir ni de comprender— como si las mujeres y los hombres tuvieran la culpa de ser como son. Dichas transformaciones han influido en la superestructura social y ponen de manifiesto las contradicciones que mueven las ideas con una lentitud desesperante. Impulsar ideas que equilibren el mundo real y el mundo ideológico, ha sido la misión de las revoluciones. En los tiempos modernos es principalmente la clase trabajadora la que impulsa estas transformaciones por la práctica de la lucha de clases. Esa lucha de todos los días constituye un proceso experimental intermedio que sirve de enlace entre el Estado nacional —el gran invento político de la burguesía, hoy, en franca disolución— y el internacionalismo socialista. Este período transitorio gotea sangre. Episodios del mismo han sido, amén de un número de acciones represivas contra los trabajadores y episodios contrarrevolucionarios ultranacionalistas, períodos de guerra interminables que culmi-

naron en las conflagraciones mundiales llevadas adelante por el capitalismo en retirada, que han contribuido a fortalecer el Socialismo internacional en lugar de debilitarlo.

Nadie ha confirmado esta verdad de modo tan claro como lo ha hecho la Iglesia católica. Por tres veces en el transcurso de setenta años, el genio práctico y oportunista de Roma ha explicado a su manera, *urbi et orbi*, las transformaciones sociales ocurridas en ese tiempo, pero juzgando siempre al hombre que trabaja como instrumento de producción. Ultimamente, sin embargo, una escuela de pensadores y marxólogos católicos —principalmente jesuitas— se aproximan por distintas rutas y llevando el agua a su molino, a la estimación del problema, partiendo teóricamente del hombre y no de las estructuras institucionales que lo anulan. Pero a unos y a otros no les interesa resolver el problema humano, sino aprovecharlo.

En 1891 apareció la primera encíclica. Dos años antes se había constituido la Internacional Socialista y la jornada universal del Primero de Mayo había recibido el bautismo de fuego. Con todo, el movimiento obrero no tenía aún la importancia que alcanzaría muy pronto. Pero constituía frente a la Iglesia, la organización más fuerte y activa de Occidente. Y al mismo tiempo se desenvolvía en un terreno en que Roma no había tenido adversario: el universal.

Por aquellos días, la ley del más fuerte regulaba las relaciones humanas. La clase obrera, casi indefensa todavía, estaba a merced de sus explotadores. Mas no era a los obreros, sino a los patronos y a los Gobiernos a quienes se dirigía León XIII. Manteniéndose siempre dentro de las ideas vigentes sobre la ordenación del mundo a finales del siglo XIX, consideraba el sistema capitalista, aunque injusto, una institución necesaria e inmovible. Para humanizar las relaciones sociales proponía se redujesen a una cuestión de caridad, acomodando los intereses en pug-

(Pasa a la sexta pag.)

Iberoamérica

Carta de Méjico

La Alianza para el Progreso

LOS Estados Unidos de América del Norte, por su vecindad con el resto del Continente, perciben sin duda con mayor claridad que las potencias europeas los barruntos de esa conmoción de dimensiones, características y alcances imprevisibles que se está gestando en los países de ascendencia ibérica.

Los signos externos son ya inequívocos, y la natural y legítima preocupación de la gran nación del Norte, le llevó a discurrir los medios que estima más adecuados, si no para impedir, por lo menos canalizar esa conmoción que se avecina, y hacer que sus consecuencias sean lo menos destructivas posible, desde su punto de vista.

Este es el origen de la llamada "Alianza para el Progreso", dotada por los EE. UU. con veinte mil millones de dólares, como aportación inicial.

Kennedy, su creador más que inspirador, viene reiterando su pensamiento con palabras que no admiten interpretaciones ni dudas: o los pueblos situados al sur del río Bravo se liberan rápidamente de la ignorancia y de la pobreza, o se verán fatalmente envueltos en un ingente movimiento revolucionario, cuyas víctimas más valiosas pueden ser a la postre, la Libertad y la Democracia.

Admitiendo que los pueblos, cuanto más cultos y de mayor nivel económico, son menos vulnerables a las demagogías de todo tipo y a las furias liberticidas, resultaría difícil no mostrarse de acuerdo con tal planteamiento de la cuestión, como sería indebido no sentir y expresar un franco agradecimiento por la magnitud y la generosidad de la oferta de auxilio que la "Alianza para el Progreso" representa. Deliberadamente dejaremos de lado lo que como liberales y demócratas españoles podemos opinar respecto a otras conductas que por cierto nos atañen.

No obstante esta aprobación, tememos que en este caso, como ocurre siempre que las cuestiones se esquematizan con exceso, se esté adoptando un enfoque incompleto e insuficientemente eficaz de tan importante tema.

Bien está señalar los gravísimos peligros que para los pueblos representa la ignorancia y la miseria de enormes sectores de los mismos, mejor todavía tenderles la mano en un gesto solidario, para ayudarles a liberarse de ambas, pero si se quiere que esta ayuda cumpla sus fines y no se pierda lamentablemente y acaso contraproducentemente, es necesario un análisis muy detenido del problema.

En nuestros factores se presentan factores de carácter social, religioso, racial e histórico; otros que tienen relación con lo

moral o económico o lo político; complejos y muchas veces subconscientes y oscuros, que se entrelazan con esos males básicos de la pobreza y la incultura, y que complican extraordinariamente la cuestión.

¿Cuáles de ellos son causas y cuáles efectos?

¿Cabe atacar unos sin procurar la simultánea corrección de los otros?

Se comprende que los hombres de la Alianza, aun armados de los mejores propósitos, al enfrentarse con una realidad insuficientemente conocida, y para ellos llena de incongruencias, se hayan sentido desconcertados. El señor Mésco, su coordinador general, llegó a decir no hace mucho, que los obstáculos con los que vienen tropezando son "aterradores y desalentadores, casi superiores a nuestras fuerzas".

Nos atreveríamos a asegurar que uno de esos obstáculos casi insalvables es la falta de colaboración ofrecida a la obra por las clases dirigentes de esos países, clases por lo general en exceso codiciosas y de visión de no muy largos alcances.

Otra ha de haber sido el evidente estado de inquietud y de impaciencia de los sectores populares, que como decimos al principio, se manifiesta por signos externos inconfundibles, y que los predispone más a gestos demoleedores que a planes pacíficos y largos de trabajo y de elevación de su propia cultura.

Aun con el peligro de que se nos tache de tendenciosos, o por lo menos de que pretendamos llevar el agua a nuestro molino, nos aventuramos a conjeturar que estos males profundos de que adolece Iberoamérica, y que ni siquiera el enorme esfuerzo de la "Alianza para el Progreso" parece capaz de paliar, no hubieran llegado al actual estado explosivo, porque en parte hubieran sido curados, si en todos estos países hubieran tenido fuerza e influencia suficiente los partidos socialistas respectivos.

Como es sabido, la labor de éstos ha estribado siempre, no sólo en el esclarecimiento de principios y conductas a seguir por las clases trabajadoras, mostrándoles sus derechos, pero también sus deberes y responsabilidad ante la sociedad. Su función ha consistido simultáneamente en la penosa y persistente modificación de la mentalidad de los poseedores de los medios de producción, a los que ha hecho ver que la colectividad humana no es una jungla sin más ley que la fuerza (en su caso la del dinero), y que enfrente a los apetitos incontinentes del beneficio personal, están los frenos que a todos nos impone la propia moral, el respeto a nuestros semejantes, y en último término, la decisión de estos semejantes de no dejarse explotar más allá de ciertos límites.

Tratar de desentrañar el porqué de la debilidad de tal movimiento político en Iberoamérica, nos llevaría muy lejos, y acaso a conclusiones aventuradas. Terminaremos estas líneas expresando nuestro ferviente deseo de que el ejemplo, siempre vigente, de la vieja Europa sirva para orientar a los hombres de buena voluntad de estas tierras, antes de que el vendaval que se anuncia, barra, al mismo tiempo que cosas caducas e injustas, conquistas de la Civilización que a todos nos interesa preservar, en primer lugar a los verdaderos revolucionarios.

Ernesto NAVARRO



ABONNEMENTS

et

REABONNEMENTS

a nom de:

Roger SOUTHON
12, Cité Malesherbes, Paris-9
C.G.P. 18 585 08 - Paris

En Buenos Aires

La Alianza Sindical Española conmemora brillantemente el XXVI aniversario de la defensa de Madrid

Con intervenció de Luis Jiménez de Asúa

Los veintiseis años de la heroica y sin par defensa de Madrid fueron recordados por los afiliados de la Unión General de Trabajadores y de la Confederación Nacional del Trabajo de España, en el exilio. La organización del acto estuvo a cargo del Comité en Buenos Aires de la Alianza Sindical Española, que agrupa a las dos grandes centrales obreras hispanas y se realizó en el salón del Centro Republicano Español la tarde del sábado 10 de noviembre. Un público numeroso y entusiasta llenaba el salón y las salas adyacentes al mismo.

Por la Alianza Sindical habló en primer término el compañero José Aranda, que presidió el acto, quien evocó brevemente la gesta del 7 de noviembre de 1936 cuando las fuerzas nazifascistas iniciaron el asedio de Madrid que iba a prolongarse tanto tiempo. También reseñó la labor de la Alianza Sindical, en especial sobre la ayuda a los huelguistas españoles. Leyó las cifras de los donativos recibidos, que totalizan cerca de doscientos mil pesos y, además, 150 dólares que han sido girados a los organismos de la Alianza en Francia para que los hagan llegar a los del interior de España para que éstos puedan aliviar la situación de los numerosos detenidos y deportados a causa de las huelgas de mayo a junio de este año.

Por la Federación Argentina de Trabajadores de la Imprenta intervino el dirigente de dicha entidad, compañero Luis Danussi quien trajo la adhesión de todos los gráficos de la Argentina a este acto unitario de los trabajadores de la UGT y de la CNT, que representan —dice— tanto antes como ahora, lo más valioso, digno y respetable del pueblo español. Después de evocar muy sucintamente la defensa de Madrid, agrega que los trabajadores argentinos celebran muy de veras el entendimiento sindical de los españoles, tanto del interior —donde desafiaban las estructuras del sindicalismo vertical— como en el exilio. Es un extraordinario ejemplo —puntualiza— que nos ofrecen los trabajadores hispanos, tanto los que viven dentro como fuera de España; esos trabajadores que fueron y son valores permanentes contra la dictadura, pese a la protección que ésta ha tenido, primero de los fascistas y ahora con las claudicaciones de las democracias. Esos trabajadores nos han enseñado —termina— que es falso el dilema de "pan sin libertad o libertad sin pan", porque con la República vivieron la experiencia que acredita que se puede vivir en libertad con pan.

Por la Asociación de Viajantes de Industria y Comercio, habló el compañero Eduardo Arrausi, quien destacó la unanimidad de los trabajadores de su entidad en la adhesión a este acto. Con palabra sencilla y emocionada, expresó que la España de la libertad y la democracia, la de la resistencia heroica de Madrid y la de la dignidad en el exilio, es un ejemplo de suma utilidad para la democracia mundial. Señala sus propias experiencias y sus enseñanzas, adquiridas con la República española. El, como argentino, muy joven cuando la guerra, se conmovió con la misma y posteriormente con la amistad y trato de los exiliados. Recordó que integraba "Acción Argentina" cuando llegaban los primeros desterrados y que a causa de las persecuciones del presidente Castillo y su pro-fascista ministro del Interior Culaciatti, compartió

en Villa Devoto las celdas carcelarias con algunos exiliados. "Ese ha sido uno de mis máximos honores" proclamó. Luego puntualizó que el ejemplo de la defensa de Madrid sirvió para que Londres resistiera al nazismo y para que Norteamérica se lanzara a la contienda mundial para impedir el triunfo de esa furia totalitaria. Por último dijo que la "democracia es permanente y Franco mortal", por lo cual el triunfo de los ideales es seguro.

A continuación, el compañero Diego Abad de Santillán, por la Confederación Nacional del Trabajo en el Exilio pronunció un documentado discurso, en el que comenzó exaltando el heroísmo del pueblo peninsular, ya reeditado a lo largo de la Historia y que culmina con la defensa de Madrid, símbolo de nuestra pasión por la independencia y la libertad.

Tiene referencias para movimientos liberadores similares anteriores, como la Comuna de París en 1871, cuyo análisis —diferente— lo han hecho dos insignes hombres: Marx y Bakunin y —en otro aspecto— Mazzini. Recordó luego que en España también hubo otras "Comunas", tales las de Valencia, en 1873, y la de Cartagena desde junio de ese año a enero de 1874, que enarbolaban la bandera federal La Comuna de Madrid de 1936-39 es única porque quiso ser el comienzo de una nueva era de justicia social, que todavía no ha tenido ni a su Marx ni a su Bakunin, ni siquiera a su Mazzini.

Muchos han ignorado —añade Santillán— la lección eterna de aquel pueblo. Más que la simple defensa contra el totalitarismo agresor, la defensa de Madrid es una bandera combativa que sigue flotando invicta: la bandera del socialismo, quizá quiétesca pero nunca plegada a los poderosos. Denuncia el abandono en que todos nos dejaron salvo la excepción honrosa de Méjico, y alude al chantaje de quienes, a cambio de ciertas ayudas, buscaban su provecho. Para muchos no era buen ejemplo que el socialismo se implantara de abajo arriba, como ocurrió con las experiencias de la guerra, que no debemos olvidar, pues en esta era atómica son camino para la salvación de la humanidad.

Hace poco, un ilustre socialista —lamentablemente desaparecido ya— Luis Araquistáin, «nos confesaba que no creía en otra solución para los problemas mundiales que en la existencia de un Estado social con base gremial». Tampoco nos debe asombrar que un Papa —Juan XXIII— hable ahora de los beneficios de la "socialización".

Para terminar, Santillán encareció la necesidad de que —al igual que han hecho las dos centrales sindicales antes empeñadas en estériles antagonismos— las dos ramas de un socialismo escindido desde hace noventa años cohesionen sus fuerzas. Porque la realidad nos muestra que la división tan sólo ha sido útil al enemigo común. Invitó a todos a realizar esa tarea, sin olvidar la concordia con los núcleos republicanos democráticos.

Para cerrar el acto, habló el vicepresidente de las Cortes de la República, Luis Jiménez de Asúa en su carácter de afiliado a la Unión General de Trabajadores de España. Señaló que cuando Madrid, hace veintiseis años, estaba para caer en las garras del nazifascismo, se encontraba él en Praga, donde el pueblo checoslovaco, entonces libre, mostraba su inquietud y solidaridad con la lucha hispana por la democracia. Desde aquel

mirador internacional podía atisbar con claridad el momento.

Recordó que hubo un hombre que, a su juicio, resultaba la encarnación de la defensa de Madrid. Ese hombre fue Indalecio Prieto, muerto este año en el día aniversario en que se había proclamado la primera República el 11 de febrero. Hace una breve semblanza de Prieto, desde su niñez proletaria hasta su trabajo como periodista y luego ministro de Hacienda y de Obras Públicas con la República. Cuando Madrid es sitiado, Indalecio Prieto desempeña la cartera de Marina y Aire y desde ella despliega el gran esfuerzo para ayudar a la capital española a resistir. Hay quienes han hablado del "pesimismo" de Prieto. Debemos tener cuidado con las expresiones: el trabajador no es pesimista si trabaja y Prieto trabajó —y como!— hasta su salida del Ministerio en aquellos días de 1937 de Barcelona. Aunque es cierto que fue el pueblo anónimo el protagonista de la gesta de Madrid y el símbolo de esa defensa, no debemos olvidar a los nombres que como Prieto contribuyeron a la misma.

Al recoger la alusión que Santillán hizo de Araquistáin, se mostró partidario de la unidad de acción de las dos grandes sindicales españolas. Más adelante, dijo que «nosotros los socialistas, por serlo, no creemos en los jefes, ni los hemos tenido. Pero por ser socialistas creemos, empero, en el hombre». Si no hemos tenido jefes-idolos, hemos contado, en cambio, con personalidades tan relevantes como Besteiro, de los Ríos, Largo Caballero y Prieto. Los socialistas, sin ser individualistas, tenemos que pensar que hay que exaltar al hombre en su tarea. Socialismo no es defender una sociedad de masas; los regímenes de masas —tales como el voluntario de Estados Unidos o el forzado de la Unión Soviética— no nos agradan. Añade que él es socialista positivo, sin anti alguno. Agrega que Indalecio Prieto, sin ser teórico del marxismo, era el político de su tiempo que por su temperamento estaba más a la izquierda. Tras unas consideraciones sobre personalidad y carácter, afirma que Prieto estuvo contra toda dictadura, fuera negra o roja, y que intuyó antes que nadie la necesidad de la unidad de las dos grandes centrales sindicales españolas, como lo demuestran sus constantes escritos en ese sentido.

Dice a renglón seguido que es indispensable, a los veintiséis años de exilio, precisar con nitidez el pensamiento del socialismo. Nuestro deber es ir más adelante cada día. Muchos han dado un paso atrás para diferenciarse del comunismo. Con esa actitud lo único que alcanzan es que la decepción de los trabajadores arrastre a los falsos profetas.

Entra luego en el examen de los problemas españoles de la hora, a la luz del acuerdo del Congreso europeo de Munich. Cree que la salvación del viejo continente está en su integración. Pero el campesino español —hambre y perseguido— no entenderá ese lenguaje. Magnífico ha sido todo lo de Munich, sobre todo por los efectos que ha provocado en el franquismo, sin dejarnos llevar a identificaciones con monárquicos o con falangistas arrepentidos, aunque sí podamos y debamos coincidir en asuntos tácticos y parciales. Pero al pueblo, a nuestro pueblo, hay que hablarle de sus problemas reales y de soluciones positivas. Nuestro socialismo —continúa— estuvo siempre, an-

ELECCIONES

PARCIALES EN GRAN BRETAÑA

El jueves 22 de noviembre, se celebraron elecciones en cinco circunscripciones de la Gran Bretaña para elegir otros tantos diputados. Las cinco circunscripciones habían estado representadas por el partido conservador y se las consideraba como feudos del mismo. Dos de ellas: Woodside Glasgow (Escocia) y Southdorset (Sur de Inglaterra) han pasado a los laboristas. En la primera han tenido una mayoría de 1.368 votos y en la segunda de 704. En las que han mantenido los conservadores, éstos han visto reducidos considerablemente el número de sus votos. En Chippenham, la ventaja de los conservadores sobre los laboristas en 1959, de 3.785 votos y ahora ha sido de 1.583. En Norfolk, de 6.784 ha quedado en 20, y en South Northamptonshire de 5.934 se reduce a 917.

Las pérdidas de votos conservadores se calculan en un 16 por 100 y la mejora de los laboristas en el 6,5 por 100. Los liberales siguen mejorando sus posiciones en detrimento sobre todo de los conservadores.

Después de estas elecciones, la composición de la Cámara de los Comunes es como sigue: Conservadores, 364; Laboristas, 256; liberales, 7. Hay dos vacantes.

EN BABIERA

Estas elecciones tenían una significación especial, pues se celebraban después del escandaloso asunto del "Spiegel", de la crisis ministerial como consecuencia de la retirada de los ministros liberales del Gobierno federal que pedían la retirada del ministro de Defensa, F. J. Strauss, y ser este el jefe del partido Cristianodemócrata de Baviera.

El partido de Strauss ha salido triunfante de la prueba. Y ello a pesar de un avance importante de los socialdemócratas. El partido de Strauss se ha beneficiado de las pérdidas del Partido Bávaro, de tendencia autonomista, que ha visto reducirse sus votos del 8,1 por 100 en las anteriores elecciones al 4,8 por 100 en las de ahora, y también del Partido de los Refugiados, que pasa del 8,6 por 100 al 5,1 por 100. Los liberales, que han mejorado algo, pasan del 5,6 al 5,9 por 100, no han logrado, sin embargo, el aumento que esperaban después de la campaña que llevaron con motivo de lo del "Spiegel". De todas formas, el avance cristiano-demócrata no ha sido más que del 1,9 por 100. El más beneficiado ha sido desde luego, el Partido Socialdemócrata, que ha mejorado el 4,5 por 100, lo que puede calificarse de magnífico,

tes de la guerra, más a la izquierda que el checo o el francés. Por eso, sólo hubo en el último Parlamento de la República 17 diputados comunistas, y menos hubiera habido sin haberlos incluido en provincias donde no tenían caudal electoral alguno.

Hay que hablarle al pueblo español de sus problemas reales, urgentes. Con el lenguaje de la igualdad. Esa igualdad que en el siglo XII, en León, equiparaba a los reyes y a los hidalgos. El español ha sentido más esa igualdad que la misma libertad y quizá por eso aprobó la enmienda que Araquistáin propuso al artículo primero de la Constitución, donde se decía que España era una «República de trabajadores de toda clase». Es necesario que el español tenga igualdad de oportunidades en el nivel de la dignidad; el problema de la libertad es difícil; la igualdad es el germen de la libertad de hoy para suprimir monopolios y opresiones. El socialismo salvará a los trabajadores de la peligrosa ilusión que le ofrecen otros sistemas que no son, aunque lo pretenden, más de izquierdas. Terminó con un viva al socialismo.

Todos los oradores fueron muy aplaudidos.

EL COMITE

si bien no ha podido desplazar al partido de Strauss.

Damos a continuación el porcentaje de votos obtenido por cada partido y los puestos conseguidos. Entre paréntesis, las cifras de las elecciones precedentes, celebradas en 1958.

Cristianodemócratas: 47,5 por 100 (45,6, 101.)
Socialdemócratas: 35,3, 79 (30,8, 64.)

Liberales: 5,9, 9 (5,6, 8.)
Refugiados y panalemanes, 5, 1, 0 (8,6, 17.)

Bávaros (autonomistas): 4,8, 3 (8,1, 14.)

Otros pequeños partidos han obtenido una insignificante votación. El bloque de los Refugiados y panalemanes no han logrado ningún puesto por no haber llegado en ninguna circunscripción al 10 por 100 de los votos.

EN FRANCIA

Como es sabido, las elecciones generales en Francia se celebraron en dos vueltas; los domingos 18 y 25 de noviembre. En la primera vuelta los resultados oficiales fueron los siguientes. Entre paréntesis, los votos y porcentajes obtenidos en 1958.

S.F.I.O.: 2.319.662, 12,65 por 100. (3.176.557 15,5 por 100.)

Comunistas: 3.992.431, 21,79. (3.370.184 19,9.)

Extrema izquierda: 449.743, 2,45. (356.081 1,8.)

Radicales: 679.872, 3,71. (971.840, 4,7.)

Centro izquierda: 705.188, 3,85. (738.870, 3,6.)

U.N.R.: 5.347.403, 31,90. (3.589.362, 17,5.)

M.R.P.: 1.635.452, 8,92. (2.408.370, 11,7.)

Independientes: 798.092, 4,36. (1.274.950, 6,2.)

C.N.I.: 1.860.896, 9,6. (2.837.236, 13,9.)

Centro republic.: 31.627, 0,45. (604.834, 3.)

Extrema derecha: 159.682, 0,87. (664.083, 3,2.)

Hubo el 31,25 por 100 de abstenciones.

Después de la segunda vuelta, la nueva Asamblea Nacional quedó formada de la manera siguiente. (Las cifras entre paréntesis indican los elegidos en la Asamblea anterior.)

S.F.I.O., 87 (43); comunistas, 41 (10); radicales, 25 (16);

diversas izquierdas, 20 (27); progresistas, 2 (2); P. S. U., 2 (0);

M. R. P., 38 (57); C. N. I., 17 (136); independientes, 33 (0);

Centro republicano, 1 (3); U. D. T., 11 (0); U. N. R., 223 (171); extrema derecha, 0 (12).

Comunicado

El "Fondo Humanitario Español" nos ruega la publicación de la siguiente nota:

Se advierte a los refugiados españoles que no disfrutan de los beneficios de la Seguridad Social y que se hallan debidamente inscritos en el "Office Français de Protection des Réfugiés et Apatrides", residentes en los departamentos del Herault y de Bajos Pirineos, que los Servicios médicos de dicha Asociación en las localidades de Montpellier y Biarritz han sufrido las modificaciones siguientes:

En Montpellier, el Servicio está actualmente asegurado por el doctor Jean Gallician, 8 rue André Michel, al que pueden dirigirse los enfermos que venían haciéndolo al doctor Paulis.

En los Bajos Pirineos, el Servicio que aseguraba el doctor Achondo, fallecido, está asegurado desde el 1 de diciembre por el doctor Rezola.

Lunes y viernes: Cambo, Hotel de Cure Argia, de dos a seis de la tarde.

Martes y sábados: Bayona, 10, rue d'Alsace et Lorraine, de dos a seis de la tarde.

Jueves: Hasparren, Dispensario, de diez a doce de la mañana.



IL Y A CINQUANTE ANS

Il y a cinquante ans, exactement en novembre 1912, alors que la guerre balkanique et la tension diplomatique entre l'Allemagne de Guillaume II et la France annonçaient la première guerre mondiale, l'Internationale socialiste convoqua à Bâle un grand congrès contre la guerre menaçante. Le congrès eut lieu à la cathédrale, les grandes figures du socialisme international fraternisèrent, Jaurès, Bebel, Vandervelde, Greulich et Grimm, Adler. Les cloches de Bâle sonnèrent pour annoncer au monde le grand espoir de paix que contenait la solidarité des travailleurs du monde.

Mais le 4 août 1914, les socialistes allemands votèrent tous les crédits de guerre, les socialistes français, belges, anglais, entraient dans les gouvernements de guerre. Les socialistes comme les chrétiens faisaient la guerre. C'est de Suisse que partit en 1915 l'initiative de regrouper les socialistes pacifistes à Zimmerwald et à Kienthal.

Lors de la crise de Cuba, le monde a été très près d'une guerre nucléaire mondiale. Kennedy et Khrouchchev sont unanimes à le dire. Les cloches de Bâle se sont tuées, l'Internationale socialiste resta muette, mais des milliers de femmes et d'hommes se ruèrent sur les magasins d'alimentation. Chacun pour soi, Dieu et la bombe atomique pour tous ! Quel monde ! On a parfois honte d'être un homme.

On me dira que j'oublie de

mentionner que quelques semaines avant la crise de Cuba, un grand congrès pour la paix fut réuni à Moscou, qu'à Helsinki quelques jours plus tard un festival de la jeunesse manifesta contre la guerre la solidarité des jeunes du monde et que les partis communistes firent partout des meetings contre le blocus américain démontrant que les photographies américaines des bases russes sur Cuba étaient de grossières falsifications.

Vous voyez que je n'ignore rien de ces manifestations, mais je n'oublie pas non plus que ceux qui organisèrent ces grandes manifestations pour la paix, qui en payèrent les frais et qui y firent de très beaux discours, préparaient dans le même temps une nouvelle série d'expériences nucléaires, transportaient des fusées atomiques à Cuba pour y créer une base russe et que les Chinois qui parlaient contre l'impérialisme et la guerre à Moscou massaient leurs troupes sur les hauteurs de l'Himalaya pour préparer leur agression contre l'Inde. Je ne puis oublier que la « Pravda » affirmait pendant plusieurs jours que les preuves américaines étaient des faux et que l'Union soviétique n'avait pas besoin de bases nucléaires à l'étranger, en particulier pas sur Cuba.

Alors je ne peux pas comparer le congrès de Moscou à celui de Bâle en 1912. Je suis le premier à le regretter.

Jules HUMBERT-DROZ.

Noticiario económico-social

LA SUBIDA DE PRECIOS, COMO ELLOS LO DICEN

F. Hernández Castañedo, en "Afan" del 26 de octubre y en el número del 3 de noviembre, analiza la subida de precios de los artículos de uso y consumo. Es él quien dice que, cuando se quiere comer alubias que, sin ser de las mejores, no resulten "puré o como balines después de la cocción" hay que pagar:

- Por un kilo de alubias blancas, 22 pesetas;
- Por un kilo de alubias encarnadas, 19 pesetas;
- Por un kilo de lentejas, 20 pesetas.

Por un kilo de garbanzos, 18 pesetas.

« Sus precios, reitera el señor Hernández Castañedo, se han elevado más de un mil por ciento con respecto a las cotizaciones que tenían en 1936. »

Eso, por lo que se refiere a las legumbres; en las conservas, carnes, pescado y otros artículos de consumo, el alza no es inferior. Veamos algunos ejemplos:

- La lata pequeña de sardinas en aceite, pasó de 6 a 7 pesetas en muy poco tiempo;
- La lata de medio kilo de bonito asalmonado, aumentó en 5 pesetas;
- La leche aumentó 1 y 2 pesetas por litro;
- El vino, de 0,50 a 1,50 pesetas por litro;

— "Las patatas se mantienen con precios estratosféricos";

— "Subieron muy notablemente los huevos...";

— El jamón de York, que valían los cien gramos 10 pesetas en 1956 cuesta ahora 18 pesetas;

— El queso y la manteca aumentó "aproximadamente en un 10 por 100";

— "El precio de la ternera: 120 pesetas kilo";

— Las "tapas" o aperitivos, si se trata de la ración de angulas, pasó de 18 pesetas en 1961, a 30 pesetas; si de ensaladas variadas, de 12 en el pasado año pasó a 15 pesetas actualmente;

— "En cuanto al marisco, la elevación de la precedente temporada a la actual supone más de un 30 por 100";

— "Hoy mismo, en una tienda de la Gran Vía hemos visto el siguiente cartelito: "Traje: 6.000 pesetas." Y en un establecimiento de calzados hemos podido admirar a placer un par de zapatos de 950 pesetas. Palabra: no tenían música."

Todo eso se pasa en Madrid, capital de España, ante las propias barbas del señor Ullastres, principal comadrón del inefable Plan de Estabilización.

LA ENGAÑIFA DE LOS CONVENIOS COLECTIVOS

El ministro de Trabajo, señor Romeo Gorria, tan inefable como el Plan de Estabilización, asegura que « Tres millones cuatrocientos mil trabajadores mantienen sus relaciones laborales mediante convenios colectivos, que por su naturaleza no han influido en el alza de precios, estadísticamente estimada en el 44 por 100 con relación a 1956 » (última subida general de salarios). De manera efectiva, ningún convenio colectivo mejoró los salarios en ese 44 por 100, estadísticamente estimado, a que asciende el aumento del coste de la vida; pero fuera verdad la mentira ministerial y resultaría que la mayoría de los trabajadores, por no estar sometidos a convenios colectivos, no han sido mejorados en sus salarios o lo han sido de manera insuficiente. La población activa, según el Instituto Nacional de Estadística, asciende a 11,5 millones de personas. Aún limitando el asalariado a unos nueve millones, tendríamos cinco y medio millones de trabajadores no amparados por los convenios colectivos.

La mentira ministerial la denuncia este mismo señor Hernández Castañedo en sus artículos "Psicosis del alza" y "El bonito caso de las legumbres y otras cosas más" cuando dice: «... el fenómeno (la psicosis del alza) se ha producido al simple anuncio de la puesta en marcha de un estudio de reajuste humano de salarios. Lo que quiere indicar que si al simple anuncio de ese reajuste el comercio ha reaccionado así, ¿qué sucederá cuando tales subidas de salarios lleguen a producirse? » Ahora bien, los reajustes salariales se hacen ahora por medio de los convenios colectivos, no discutidos entre obreros y patronos, sino impuestos por la asociación tripartita de sindicatos, patronos y ministro de Trabajo.

Véase lo que pasó en Asturias y Vasconia donde mineros y metalúrgicos ya disfrutaban de las engañosas ventajas de los convenios. Las huelgas pasadas y el tremendo y sordo malestar que sienten asturianos y vascos ilustran la inocuidad de los remedios gubernamentales por medio de los convenios colectivos.

LA POLITICA FISCAL

La política fiscal que podría reflejar la justicia social del Gobierno, si hubiera tal justicia, que no la hay, es otro módulo

IMPRIMERIE SPECIALE
28 30 Rue Sainte
MARSEILLE 1^{re}

de valor inestimable para medir el sentido de la política social del régimen franquista. El cuadro que sigue, ejemplo irrefutable de la evolución de la presión fiscal de España, demuestra otro aspecto de la injusticia social de la Cruzada. Las cifras expresan el tanto por 100 del total de ingresos del Estado:

	1959	1960	1961
Impuestos directos	34,51	32,34	31,90
Impuestos indirectos	53,01	55,25	58,99

Obsérvese que mientras disminuye el porcentaje de los ingresos por impuestos directos, aumenta el de los impuestos indirectos que afectan a toda la población y, por consiguiente, por ser la masa trabajadora la inmensa mayoría del país, a ella concierne alimentar en más de 50 por 100 los ingresos fiscales del Estado.

De año en año, aumentan los beneficios de las empresas y el Estado aligera la carga fiscal sobre la parte de la población económicamente más fuerte. En compensación, empobrece a los pobres de año en año y acrece la presión fiscal sobre ellos. A fin de que no se nos acuse de argumentar sin fundamento, es altamente interesante reproducir los porcentajes de contribución en el capítulo de impuestos directos, con que alimentan financieramente al Estado algunas clases de impuestos de profunda significación social:

Impuesto	1959	1960	1961
Sobre el rendimiento del trabajo personal	7,34	7,36	7,33
Sobre las rentas del capital	3,63	3,37	3,56
Sobre actividades y beneficios comerciales e industriales	3,64	3,43	3,38

En el impuesto sobre el rendimiento del trabajo personal contribuyen los salarios a partir de 25.000 pesetas al año y véase que ese impuesto es de importancia superior a los dos otros juntos que pesan sobre las clases adineradas.

La redistribución de la renta nacional que el Estado franquista ha realizado a través del impuesto es de importancia ridícula al lado de la injusticia social.

La política de contención de precios, otro instrumento de justicia social, ya hemos visto el valor que tiene.

EL IMPUESTO SOBRE LOS SALARIOS ES HOY TRES VECES SUPERIOR AL DE 1930

Un trabajador que en 1930 cobraba un sueldo anual de 2.900 pesetas, soportaba el 3 por 100 de gravamen fiscal (impuesto de utilidades).

Ahora bien, el índice del costo de la vida, elaborado por el Consejo Superior de Cámaras de Comercio, sobre la base 100 para el período 1922-26, da el índice 99,6 para 1930 y 1.456,4 para septiembre de 1962.

Para el trabajador que en 1930 cobraba 2.900 pesetas anuales tuviera hoy un sueldo equivalente, es decir, de la misma capacidad de compra; hay que multiplicar 2.900 por 14,56, lo que nos da 42.056 pesetas anuales o 3.504 pesetas por mes. Cantidad que no ganan hoy la mayor parte de los trabajadores de España.

Pero lo que es realmente grave e injusto es que en 1930 ese trabajador sólo pagaba el 3 por 100 de impuesto de utilidades, mientras que ahora paga el 9,90 por 100 de impuesto sobre el trabajo personal, es decir, más de tres veces más que en 1930.

A quienes duden de esta monstruosidad social o crean que se trata de una invención de los "enemigos de España", aconsejamos la lectura de un sueldo publicado por "ABC", número del 8-11-62, titulado "El impuesto sobre los sueldos".

¿Verdad que el franquismo lleva varios años de delantera a los Estados de Occidente? — O.I.D.E.

Cien años de revolución social

(Viene de la quinta pag.)

na a las normas de la moral cristiana. Para ello patronos y obreros debían cooperar entre sí como miembros del mismo cuerpo. Por su parte, el Estado debía reducir su acción a limitar la propiedad privada y a robustecerla librándola de tributos, y a la vez fomentar el ahorro que aumentaría el número de pequeños propietarios.

Cuando, en 1931, se enfrentó Roma de nuevo con el más acuciante problema de nuestro tiempo, el mundo había sufrido profundas transformaciones. La primera guerra mundial había ensangrentado el planeta durante cuatro años. Una catarata de revoluciones había derribado las monarquías de casi toda Europa, incluida la de la católica España. El movimiento obrero, aunque dividido, es cada día más poderoso y amenazador. Y los comunistas, desde 1917, dominaban el imperio zarista.

En la nueva encíclica, el capitalismo ha dejado de ser aquella institución necesaria e insustituible que parecía ser cuarenta años antes. Por el contrario se le califica de régimen decadente y peligroso, y la creciente concentración del capital ha instaurado la dictadura del dinero. En tales condiciones sería quimérico pretender aumentar el número de pequeños propietarios, y todavía más, querer reducir el problema social a una cuestión de caridad. Por ello se precisa la intervención directa del Estado para impulsar desde arriba una nueva organización de la sociedad, semejante a la del antiguo orden corporativo. Y como el capitalismo ha olvidado la dignidad humana del obrero, al convertir el trabajo en mercancía, debía estimularse la creación de organizaciones mixtas de obreros y patronos en el Estado corporativo que iba extendiéndose por la Europa totalitaria de entonces.

Durante los setenta años que median entre 1891 y 1961, el mundo ha cambiado completamente, quedando inservibles las soluciones propuestas anteriormente por Roma al problema social de nuestros días, más complejo y más apremiante cada momento. Dos guerras y dos revoluciones mundiales en el curso de una generación, además el derrumbamiento de Europa como sede de las primeras potencias universales, han influen-

ciado en la actitud del catolicismo respecto al mundo profano. El Primero de Mayo ha subido a los altares después del peligroso ensayo del clero obrero.

El capital, que la primera encíclica defendió con tanto denuedo pretendiendo hacerlo patrimonio de muchos, y la segunda proponía integrarlo en el Estado policía, se ha convertido en una peligrosa guerra antisocial. El Estado nacional, al disolvente en múltiples instituciones superestatales, ha dejado de ser aquel complejo omnipotente que hacía y deshacía sin permitir intrusiones de otros órganos ajenos a él. Agréguese los avances científicos y técnicos que han revolucionado la producción, empujando el planeta y creado armas de una potencia destructiva aterradora. Todo ello ha proporcionado una fuerza extraordinaria a las dos superpotencias extraeuropeas que pretenden repartirse el mundo y ha influido negativamente en las relaciones humanas dentro de cada país y entre los distintos pueblos y razas. A los trabajadores se les reconoce, al fin, derechos de dirección en las empresas, lo cual significa un avance doctrinal considerable y un punto de vista socializante insospechado en las anteriores encíclicas.

En la quiebra del sistema capitalista, la Iglesia romana ha defendido tres puntos de vista distintos, según avanzaba en importancia el movimiento obrero descendiendo del laissez faire, laissez passer del liberalismo decimonónico a la economía dirigida en el Estado totalitario, y hasta llegar a admitir la necesidad de reconocer, la necesidad de colectivizar la riqueza social y universalizar la política.

Esto, en cuanto se refiere a lo que puede denominarse doctrina oficial de la Iglesia. Ya que en nuestros días y en el terreno exclusivamente científico, toda una escuela de investigadores católicos, siguiendo las investigaciones del sabio jesuita Teilhard de Chardin, en la imposibilidad de divinizar el materialismo, se adelanta a cristificar la materia. Elaborando para ello una teoría de la evolución de las sociedades a partir de una ciencia general del hombre y de la naturaleza.

Y como la revolución precede siempre a toda filosofía revo-

En memoria de Pablo Iglesias

EN LYON

El domingo 9 de diciembre, a las nueve y media de la mañana, organizado por las departamentales del P.S.O.E. de la U.G.T. y de las J.J. S.S. del Rhône, se celebrará un gran acto público para celebrar el XXXVII aniversario de la muerte de Pablo Iglesias.

El acto tendrá lugar en Lyon, en la Sala del Conservatorio, próxima a la estación de Saint Paul, Quai de Bondy. Autobuses 2, 3, 5 y 9.

Hará uso de la palabra el compañero Mariano Rojo, de la Comisión Ejecutiva de la U.G.T. y del Comité Director del P.S.O.E.

Se invita cordialmente a todos los afiliados, simpatizantes y amigos.

Ateneo Cervantes de Lyon

En conmemoración del IV centenario del nacimiento de Lope de Vega, el "Ateneo Cervantes", de Lyon, organiza una conferencia para el sábado 15 de diciembre, a las siete de la tarde, en la Sala de Reuniones Industriales de la Cámara de Comercio de Lyon, con el título:

"El hombre Lope de Vega y su «Fuenteovejuna»".

La conferencia estará a cargo de nuestro compatriota don Luis Capdevilla, escritor español y profesor de la Facultad de Letras de Poitiers. Bajo la presidencia del socio de honor de este Ateneo e hispanista monseñor Bernard Lesfargues, profesor de español en el Liceo Ampère, de Lyon.

Con la asistencia oficial de la Unión Nacional de los Estudiantes de Francia, A.G.E.L., de Lyon, y otras personalidades de las artes y las letras lyonesas.

lucionaria la concepción de una sociedad jerárquica inmutable, formulada por los teólogos cristianos de la edad media, reelaborándose en otro sentido en nuestros días, testimonian que la revolución iniciada hace cien años al constituirse el movimiento socialista universal, lleva adelantado mucho camino.

MIRANDA

On a interdit EL SOCIALISTA, nous vous rendons LE SOCIALISTE. Nous voulons simplement, en frères, vous rendre un peu des moyens que l'on vient honteusement de vous ravir.

Georges BRUTELLE,
Secrétaire général adjoint
de la S. F. I. O.

LE SOCIALISTE

HEBDOMADAIRE

Se ha prohibido EL SOCIALISTA; nosotros os devolvemos LE SOCIALISTE. Queremos sencillamente restituíros, como hermanos, algo al menos de los medios que tan vergonzosamente os acaban de quitar.

Georges BRUTELLE,
Secretario General Adjunto
de la S. F. I. O.

BATAILLE PRÉRÉFÉRENDIAIRE AU MAROC

Le roi Hassan II organise, pour le 7 décembre, un référendum. Marocains et Marocains devront dire s'ils acceptent ou rejettent la Constitution proposée par leur souverain. Tel un exécuteur testamentaire, celui-ci réalise une promesse de feu son père, Mohamed V. Il le dit dans son appel au peuple du 18 novembre.

« Mon mérite essentiel... sera d'avoir voulu rester fidèle aux enseignements de mon auguste père qui, de tout temps, de tout son cœur et de tout son être, voulait voir son peuple fidèle accéder à la dignité, l'indépendance et la souveraineté, dans le cadre d'une monarchie constitutionnelle ».

En plusieurs paragraphes de son discours, le jeune roi définit la Constitution offerte. Selon lui, elle correspond aux aspirations populaires, garantit les libertés fondamentales, assure la stabilité gouvernementale et l'autorité de l'Etat. Enfin, en une phrase, Hassan II souligne le fait qu'il estime sans doute capital :

« Cette Constitution est avant tout le renouvellement du pacte sacré qui a toujours uni le peuple et le roi et qui est la condition même de nos succès ».

« Voilà donc le régime monarchique justifié, la réforme caractérisée ».

Le texte constitutionnel se compose d'un court préambule et de cent dix articles répartis en douze titres. Le préambule fixe la position du Maroc dans le monde. Le royaume marocain, « Etat musulman souverain », s'assigne « comme l'un de ses objectifs, la réalisation de l'unité africaine ». Il « réaffirme sa détermination d'œuvrer pour le maintien de la paix et de la sécurité ».

Que le roi ait visé à ériger le Maroc en pays moderne, cela semble évident. Des formules témoignent. Les trois premiers articles du Titre I sont assez typiques. « Le Maroc est une monarchie constitutionnelle, démocratique et sociale. La souveraineté appartient à la nation qui l'exerce directement par voie de référendum et indirectement par l'intermédiaire des institutions constitutionnelles. Les partis politiques contribuent à l'organisation et à la représentation des citoyens. Il ne peut y avoir de parti unique au Maroc ».

Dans ce même titre, plusieurs grands principes reçoivent leur consécration : égalité devant la loi, égalité des sexes, libre exercice des cultes, liberté d'association, droit de grève, etc. La devise du royaume : « Dieu, la Patrie, le Roi », respecte la tradition.

Le projet de Constitution précise l'organisation de l'Etat. Il délimite les prérogatives de la royauté héréditaire, indique les attributions du Parlement qui tient « son mandat de la nation ». Le roi, chef de l'Etat, exerce les pouvoirs réglementaires. Il nomme les ministres et peut les révoquer. Une Chambre des représentants et une Chambre des conseillers constituent le Parlement. La première est élue pour quatre ans au suffrage universel direct. La seconde, désignée par un scrutin à deux degrés, ressemble à la fois au Sénat et au Conseil économique de France réunis. Sa composition a chance de retenir l'attention des sénateurs français, menacés du courroux élyséen. « La Chambre des conseillers comprend, pour deux tiers, des membres élus dans chaque préfecture et province par un collège composé des membres des assemblées préfectorales et provinciales, des conseils communaux, et, pour un tiers, des membres élus par les chambres d'agriculture, les chambres de commerce et d'industrie, les chambres d'artisanat, ainsi que les représentants des organisations syndicales. Ne sont éligibles que les candidats membres du collège, des chambres ou des organisations syndicales, devant lesquels ils se présentent ».

Le Parlement marocain vote les lois. Le gouvernement veille à leur exécution. Il dispose de l'administration. Responsable devant le roi, il l'est aussi devant la Chambre des représentants.

L'indépendance de l'autorité judiciaire à l'égard des pouvoirs législatif et exécutif constitue une des bases de la réforme projetée.

Bien sûr, Hassan II défend sa Constitution. Quant aux Marocains, ils se différencient dans leur appréciation. En gros, les campagnards approuvent, les citadins récriminent. Favorables ou

nostiles, partis et personnalités prennent position avec éclat.

Parmi les opposants, l'Union nationale des forces populaires (U.N.F.P.) déplore un zèle véhément. Elle reproche au souverain d'avoir utilisé des juristes français, d'avoir refusé de faire élire une Assemblée constituante. L'U.N.F.P. ne veut pas d'une Consti-

Par André BIDET

tution octroyée. Elle boycottera le référendum. Son leader M. Mehdi Ben Barka, déclara dans un meeting que « dire oui à la Constitution, c'est dire oui au pouvoir personnel qui protège le colonialisme ».

L'accident d'origine suspecte dont M. Ben Barka fut récemment victime n'arrange rien. Un simple soupçon d'attentat ne suffit-il pas à desservir une cause ? — Survivant fragmentaire de l'ancien P.D.I., le Parti démocratique constitutionnel, présidé par M. Hassan El Ouazzani, recommande l'abstention.

Frappé d'interdit, le parti communiste de M. Ali Yata n'en fait pas moins savoir qu'il repousse le texte royal. L'Union marocaine du travail réclame « une véritable démocratie ». Elle condamne l'initiative démocratique « bé Constitution préfabriquée n'est autre que cet habit étriqué, image par laquelle le Sultan dénon-

çait le protectorat. Le peuple marocain ne l'endossera pas plus aujourd'hui qu'hier ».

L'Union marocaine des étudiants adopte une attitude quasi semblable à celle de l'U.N.F.P.

Toute l'opposition mène campagne avec vigueur. Elle se heurte aux approbateurs, aussi très ardents. L'Istiqlal, M. Allal El Fassi en tête, exprime sa satisfaction. Le vieux parti, qui participe au gouvernement, répondra : oui.

« Nous disons oui au projet de Constitution parce que nous estimons que, telle qu'elle est conçue, elle permet une représentation démocratique totale de tous les citoyens. Nous disons aussi oui parce qu'elle permet le contrôle par le peuple de la marche des affaires publiques et sa participation à leur gestion. Oui, car nous devons choisir délibérément et consciemment de faire que l'Union entre le peuple et le roi demeure une réalité dans l'intérêt de notre pays, pour son unité et sa prospérité. »

De même que l'Istiqlal dont elle épouse les tendances, l'Union générale marocaine travaille au succès du référendum. Elle « considère le projet de Constitution comme une grande victoire de la classe ouvrière ».

Animé par M. Mahjoub Aharane et le docteur Khatib, le Mouvement populaire marocain appuie Hassan II. Ce dernier bénéficie enfin de l'approbation des libéraux indépendants dont le porte-parole, M. Reda Guedira, ministre de l'Intérieur, est un fidèle ami personnel du roi. Impétueux, M. Reda Guedira fonce contre les détracteurs du projet constitutionnel. Dans son journal « Le Phare », il mène la polémique.

« Les masses que ces leaders essaient aujourd'hui de tromper seront celle-là mêmes qui les jugeront demain. Le peuple marocain n'a point oublié l'usage qui a été fait de la « démocratie » et des « cellules », les premiers jours de son indépendance. Beaucoup de patriotes furent écartés, révoqués, chassés, et dont le seul crime fut d'avoir refusé de se soumettre à la dictature qui tentait de s'instaurer. Peut-être les auteurs de ces enlèvements, de ces disparitions, de ces révocations, avaient-ils alors agi au nom de la démocratie dont on a célébré le 45^e anniversaire au mois d'octobre dernier sur la même page et avec les mêmes caractères que les articles publiés contre le prochain référendum. »

Ainsi, actuellement, au Maroc, la passion enflamme les esprits. Le destin du royaume se joue. A une semaine du référendum, le souverain paraît assuré de l'emporter. En dépit de ses bonnes intentions, aura-t-il consolidé l'unité nationale ? Il est permis d'en douter devant la nette profondeur des divergences. Néanmoins, l'orientation prise marquera l'histoire du pays. Elle stimulera l'appétit démocratique. Il ne pourra désormais qu'aller grandissant.

El Socialismo no es un fantasma

« El socialismo no es un fantasma, es una fuerza positiva o negativa; pero de todos modos, una fuerza que ha de influir en la evolución de nuestras instituciones legales y políticas. La propiedad individual está, pues, subordinada a intereses superiores y siempre que éstos lo exijan no debe de haber inconveniente alguna en sacrificarla. Preciosa es también la vida, y se la sacrifica por el ideal cuando el ideal así lo exige ».

Angel GANIVET
(« Idearium Español »)

Comentario Cumplase la orden

EN Madrid, a consecuencia de unas obras que se realizaban en el subsuelo de la Plaza de los Mostenses para el aparcamiento subterráneo de vehículos, se ha hundido una casa. El hundimiento no fue total y gracias a ello, aunque inexplicablemente, no hubo desgracias personales en las nueve familias con una cincuentena de individuos que ocupaban el inmueble. Bien parece que en el caso intervino — y ello no es extraño en los dominios del Caudillo — la divina Providencia.

Antes que la Providencia, y en vista de ciertos síntomas, habían intervenido unos técnicos. Sobre tal intervención, uno de los inquilinos ha dicho a un redactor de « ABC »: « Ya ve usted; a las once de la mañana del mismo día del accidente vinieron unos técnicos, unos ingenieros, y declararon rotundamente que la casa tenía "cuerdas" para cuarenta años más. Hora y media después se venía abajo: ¿No clama esto al Cielo? »

Por su parte, otro de los llorosos y arruinados inquilinos le ha dicho a un redactor de « Ya » que, media hora antes de que la finca se derrumbara, uno de los encargados de las obras de excavación les dijo a los escamados vecinos: « En esta casa comeréis el turrón. No os preocupéis. Aquí nacerán vuestros hijos y llegarán a los cuarenta. »

Bien se ve que no existía expediente de declaración de ruina; pero bajo el mando del Caudillo, lo que no se ha hecho antes se hace después. De ahí que la declaración de

ruina se haya hecho retroactivamente, pero con efectos y mandatos todo lo imperiosos que corresponden al caso. Y tanto rigor se ha puesto en ello, que el diario « Ya » publica esta estupenda información:

« Las madres y esposas que vivían en la casa que se derrumbó en la travesía de la Parada, número 10, nos llamaron ayer por teléfono. Estaban asustadas por una notificación de la Tenencia de Alcaldía en la cual, y de acuerdo con facultades concedidas por los artículos apartados y otras disposiciones de la ley del Suelo y ordenanzas municipales de la edificación se declaraba a su derruida casa en estado de ruina y se les ordenaba su inmediato desalojo. En realidad llevan ya cinco días fuera de su casa — y gracias a Dios, todas con vida —. Por ello no se explicaban cómo en la notificación se hablaba de proceder a su lanzamiento por los servicios municipales ».

Es triste que esas pobres gentes, sobre lo mucho que les ha ocurrido, estén — como dice « Ya » — « asustadas » ante la notificación que han recibido. Lo de menos es que no se la expliquen; lo demás es que, asustadas o no, han de cumplir lo que se les manda. ¿Cómo van a desalojar la casa después de que el hundimiento las ha dejado en la calle? Ellos verán cómo se las arreglan, pero ¡obedezcan! Bajo la autoridad del Caudillo las órdenes se cumplen sin rechistar.

Pericles GARCÍA

La victoire de KENNEDY

Par Eric-Georges Hintemann

— II —

SI deux sièges ont été perdus par les démocrates de gauche, au bénéfice des républicains conservateurs — dans le Colorado, où le député Peter Dominick remplace M. John Carroll, et dans le Wyoming, où l'ancien gouverneur M. Simpson a battu le sortant, M. Joseph Hichey — le Parti du président a récupéré six sièges républicains.

Dans les Etats de l'Est, M. Abraham Ribikoff, le populaire ex-ministre de la Santé de M. Kennedy dans le Connecticut, le démocrate de gauche, Daniel Brewster dans le Maryland, et dans le New Hampshire, où les républicains n'étaient pas unanimes derrière M. Perkins. Ban, le député démocrate MacIntyre, ont été élus, en remplacement des sortants républicains.

Dans le bastion agricole du centre des Etats-Unis, les démocrates ont encore pris 3 sièges aux républicains : Dans le Dakota du Sud, avec M. MacGovern, ancien administrateur du programme « les Vivres et le Pain »; dans le Wisconsin avec le dynamique gouverneur Gaylord Nelson et dans l'Indiana avec le jeune leader démocrate Birch Bayh.

En bref, le prochain Sénat comptera 4 démocrates de gauche de plus, c'est-à-dire une majorité de gauche de 51 voix contre 49 pour la droite. Il y aura 58 démocrates et seulement 32 républicains.

LES GOUVERNEURS REPUBLICAINS

Reste l'élection de 35 gouverneurs. Sur ce nombre, il y a 5 élections qui étaient d'une importance particulière. Ce sont celles qui ont eu lieu dans les Etats les plus peuplés, c'est-à-dire le New York, la Californie, le Michigan, l'Ohio et la Pennsylvanie. Cela pour deux raisons.

La première est que les chances de réélection du président Kennedy, dans deux ans, seront accrues si des gouvernements démocrates dirigent ces Etats. Aux Etats-Unis, le rôle du gouverneur est considérable, car il dispose de fonds souvent substantiels, et procède — par exemple en Pennsylvanie — à la nomination de non moins de 50.000 emplois. Un gouverneur populaire parvient d'ordinaire à transférer des voix au candidat présidentiel de son Parti.

Or, le président est élu par un collège électoral, où chaque Etat détient un nombre de « grands électeurs » égal au total de ses représentants à la Chambre (élus en fonction de la population) et de ses deux sénateurs. Par exemple, l'Illinois a 24 députés et 2 sénateurs, c'est-à-dire 26 « grands électeurs ». Or

le candidat qui, aux élections présidentielles, obtient le plus grand nombre de voix dans l'Etat reçoit les voix de tous les « grands électeurs », donc les 26 voix dans le cas de l'Illinois.

Le New York, la Californie, le Michigan, la Pennsylvanie et l'Illinois (où le gouverneur reste en fonction cette année), disposent à eux seuls de près de 200 voix au collège électoral. Ce qui, ajouté à 68 voix faciles à obtenir, suffit à assurer une majorité victorieuse de 268 voix sur les 535 au sein du collège électoral.

L'élection de ces cinq gouverneurs est importante pour une seconde raison. En effet, les chefs de l'Exécutif de chacun de ces Etats géants figurent parmi les personnalités principales de la vie politique américaine. Comme en outre les voix de leurs Etats sont décisives, ils passent tous pour des candidats potentiels à la présidence.

Dans l'Etat de New York, le gouverneur républicain Nelson Rockefeller a voulu être réélu à une majorité si écrasante contre son adversaire démocrate, le trop timide Robert Morgenthau, que les républicains se sentiraient obligés de le désigner comme leur candidat à la présidence en 1964. Mais M. Rockefeller a subi, en dépit de sa réélection, une défaite : Il avait été élu gouverneur en 1958 avec une majorité d'environ 500.000 voix, contre un candidat démocrate populaire, M. Harriman. Cette fois, à la suite de son divorce, il n'a pas amélioré sa majorité — alors qu'il espérait en obtenir 800.000 — contre un candidat démocrate à peu près inconnu. Ses chances dans la course à la Maison Blanche en 1964 ont du coup sérieusement baissé.

En Californie, le candidat malchanceux des républicains à la Maison Blanche en 1960, Richard Nixon, a joué tout son avenir politique dans son match électoral, contre le gouverneur Pat Brown, Or, sa défaite massive a pratiquement éliminé l'ancien vice-président de la vie politique américaine. Il reste donc aux républicains à trouver un nouveau candidat.

Dans l'Ohio, le président John Kennedy a demandé au gouverneur démocrate Mike Disalle, qui désirait prendre sa retraite, de se représenter afin de diminuer les chances du candidat républicain James Rhodes. Mais ce dernier a tout de même été élu. Toutefois, il ne dispose pas des qualités requises pour se présenter à la Maison Blanche.

Si bien qu'il reste en fait deux candidats républicains possibles dans le Michigan, un nouveau venu à la politique, Georges Romney, ancien président de la Société d'automobiles American Motors, qui a brigué le poste de gouverneur au nom du Parti républicain, contre le sortant John Swainson. Ce dernier, homme fort courageux, a perdu ses deux jambes en France, lors de la guerre. Mais nombre d'électeurs, tout en gardant toute leur admiration pour le gouverneur démocrate, ont désiré remédier à la crise économique du Michigan, en votant pour l'industriel, qui avait évité à sa firme la faillite, en lançant sur le marché les modèles « compacts » Rambler.

En Pennsylvanie, une ltte sévère a opposé pour le poste de gouverneur, le dynamique jeune député républicain William Scranton, soutenu avec vigueur par l'ancien président Eisenhower, à l'ancien maire de Philadelphie, Richardson Dilworth. Sa victoire met au premier plan de l'actualité cet homme âgé de 45 ans, multimillionnaire, républicain de gauche, qui est un peu le Kennedy des républicains.

M. Romney et Scranton peuvent certes espérer obtenir une place honorable dans la compétition de 1964 contre le président démocrate. Mais à l'heure actuelle, John Kennedy part favori. Il n'a même rien à craindre.

